

LA JEUNESSE  
DE MIRABEAU

PIÈCE EN QUATRE ACTES

DE

MM. AYLIC LANGLÉ ET RAIMOND DESLANDES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre  
du Vaudeville, le 11 novembre 1864.



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864

Tous droits réservés.



LE COMTE GABRIEL DE MIRABEAU.	MM. FRÉDÉRIC FEBVRE.
LE MARQUIS DE MIRABEAU.....	COLSON.
GENSONNÉ, avocat.....	FÉLIX.
LE PRÉSIDENT DE MONNIER.....	PARADE.
LE COMTE DE SAINT-AUBIN, gouverneur du château de Joux.	MUNIÉ.
DE BRUGNIÈRES.....	DELANNOY.
CHANGUYON.....	SAINTE-GERMAIN.
SOPHIE DE MONNIER.....	M <sup>mes</sup> FARGUEIL.
LA CHANOINESSE D'ESSONNE, nièce du marquis.....	FRANCINE CELLIER.
MADAME DU PAILLY.....	DÉRIEUX.
TOINON.....	LAURENCE.

---

Le premier acte chez le marquis de Mirabeau ;  
Le deuxième acte chez M. de Monnier, à Pontarlier ;  
Le troisième acte en Hollande ;  
Le quatrième acte au couvent où est enfermée madame  
de Monnier, à Paris.

---

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.

---

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, au Théâtre du Vaudeville.

43

# LA JEUNESSE DE MIRABEAU

---

## PREMIER ACTE

Le théâtre représente un salon donnant sur un parc. Attributs d'agriculture; devises avec inscriptions : AU MARQUIS DE MIRABEAU, L'AMI DES HOMMES! — A LA NATURE! — A LA RAISON! Trois portes au fond donnant sur le jardin. Entre celle du milieu, bustes du marquis et de la marquise. A gauche, une fenêtre. Un canapé, une chaise; à droite, fauteuils et chaises. Petites portes à droite et à gauche.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, DE MONNIER, DE SAINT-AUBIN,  
MADAME DU PAILLY. PAYSANS ET PAYSANNES.

(Musique. Au lever du rideau, des paysans et des paysannes portant des bannières et des fruits, des fleurs et des emblèmes d'agriculture, sont en scène. Le marquis, de Monnier et madame du Pailly sont assis sur des fauteuils à droite. Saint-Aubin est assis à gauche. Les paysannes descendent au milieu de la scène près du marquis.)

LE MARQUIS, se levant.

Hommes rustiques et touchants, naïves bergères!... C'est aujourd'hui, au château de Mirabeau, la fête de la Nature et du Travail. Vous venez m'apporter les fruits de vos corbeilles, les prémices de vos nourrissements, je les accepte. (Les paysans s'avancent.)

MADAME DU PAILLY.

Permettez, monsieur le marquis; nous ne pouvons commencer sans madame de Monnier. Elle était avec nous dans le parc, il n'y a qu'un instant.

DE MONNIER,

Oh! elle est toujours en retard; quelque affaire de chiffons encore. Commencez sans elle, je vous prie.

MADAME DU PAILLY.

Y pensez-vous, monsieur le Président? Nous attendrons.

SAINT-AUBIN, avec empressement et se levant.

Je vais la chercher.

DE MONNIER,

Non, non; c'est inutile, j'y vais moi-même,

SAINT-AUBIN, à part.

A-t-il peur qu'on ne la lui enlève?

## SCÈNE II

LES MÊMES, SOPHIE, TOINON.

(Au moment où de Monnier va sortir, Sophie entre avec Toinon, qui reste en arrière \*.)

SOPHIE.

Me voici...

DE MONNIER, à Sophie.

Enfin, madame... C'est bien heureux... vous interrompez tout.

LE MARQUIS, à Sophie.

Mais non, mais non, n'écoutez pas le président; nous sommes à vos ordres...

SOPHIE.

Mille grâces, monsieur le marquis, mais j'ai mon excuse.

DE MONNIER.

Les femmes ont toujours une excuse.

\* Saint-Aubin, Toinon au fond, Sophie, M. de Monnier, le marquis, madame du Pailly.

SOPHIE, faisant approcher Toinon, qui porte un costume de bergère allégorique.

Voici une petite déesse qui descend à l'instant de l'Olympe, pour venir apporter au marquis de Mirabeau les compliments des Immortels... Elle m'a priée de l'introduire dans cette auguste assemblée. (Elle la fait passer près du marquis.)

DE MONNIER, à part.

Hum!... l'Olympe, les divinités, ça n'est pas clair. (Toinon fait la révérence.)

LE MARQUIS, à Toinon.

Approchez, céleste messagère, vous êtes la bienvenue au château de Mirabeau.

SAINT-AUBIN.

Que représentez-vous, déesse ?

. TOINON.

La Vertu, pour vous servir, monsieur le comte.

SAINT-AUBIN, à part.

Elle est jolie comme un vice.

SOPHIE.

Écoutez la Vertu, messieurs, ne fût-ce que par curiosité. (Elle va s'asseoir sur le canapé, Saint-Aubin se trouve près d'elle, assis également. Tout le monde prend place \*.)

TOINON, chantant au marquis de Mirabeau.

Enviant le sort des mortels,  
Les dieux jaloux de ta grande âme  
T'ont fait place sur leurs autels,  
L'Olympe te réclame.

Aussitôt le genre humain  
Aux dieux fit cette prière :  
Que du monde on vît la fin,  
Si tu quittais la terre.

O Mirabeau, reste ici-bas.  
Console le globe où nous sommes,

\* Saint-Aubin, Sophie, Toinon, de Monnier, le marquis madame du Pailly.

## LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

Répands le bonheur sous tes pas,  
Sois l'ami des hommes!

Bergers, offrez-lui vos moutons!  
Offrez-lui vos bouquets, bergères!  
Mêlez la laine des toisons  
A vos fleurs bocagères.

Laboureurs, de vos sillons  
Apportez la gerbe même.  
Que la terre offre ses dons,  
C'est sa main qui les sème.

O mortel juste et bienfaisant!  
Regarde à tes pieds où nous sommes,  
Relève l'humble paysan,  
Sois l'ami des hommes!

Les paysans reprennent la dernière strophe en chœur.  
Pendant le chant, ils ont défilé successivement devant le marquis, en déposant à ses pieds les offrandes indiquées par Toinon.  
A la fin du chœur, les paysans s'agenouillent devant le marquis.

TOINON.

Monsieur le marquis de Mirabeau, daignez permettre à vos humbles vassaux de déposer à vos pieds leurs offrandes et leurs hommages.

LE MARQUIS, se levant.

Naïves bergères, modestes laboureurs, fils de la char-  
rue, relevez-vous... Au nom de l'Humanité, je vous  
affranchis.

LES PAYSANS.

Vive M. le marquis! (Toinon se lève ainsi que les autres  
paysans.)

SAINT-AUBIN, à Sophie.

Le grand seigneur philosophe, pastorale en un acte.

SOPHIE, lui répondant.

Premier tableau : la Féodalité bucolique.

MADAME DU PAILLY, bas au marquis.

N'oubliez pas le Président.

LE MARQUIS.

C'est juste ! (Haut.) Voici l'heure où le mérite obscur va recevoir le prix gagné à la sueur de son front... Mais avant que la main de celle que vous avez appris à nommer votre seconde mère, *alma mater*, de cette autre moi-même.... (Il se tourne vers madame du Pailly.) J'ai nommé madame du Pailly...

TOUS.

Vive madame du Pailly.

SAINT-AUBIN, à Sophie.

On ne parle pas plus galamment de sa maîtresse.

SOPHIE.

Quand on a mis sa femme à la porte....

LE MARQUIS, continuant.

Avant que cette main bienfaisante vous distribue les palmes du travail, qu'il me soit permis de remercier de leur présence dans cette fête des cœurs purs et champêtres, M. de Monnier, premier président au Parlement de Franche-Comté... M. de Monnier, vivante image de la justice incorruptible.

LES PAYSANS.

Vive M. de Monnier ! (De Monnier se lève et embrasse le marquis.)

DE MONNIER.

Ah ! mon vieil ami !

LE MARQUIS, se retournant du côté de Sophie.

Ainsi que son aimable et chaste épouse. (De Monnier lui presse la main, puis descend en scène.)

SAINT-AUBIN, à Sophie.

Embrassez-le aussi !

SOPHIE.

Ça ne me ferait aucun plaisir. (Cris et vivats.)

MADAME DU PAILLY.

A vous, monsieur le Président.

DE MONNIER, jouant l'embarras.

Comment à moi!.. mais je n'avais pas prévu... je ne...

SAINT-AUBIN, à Sophie.

Il veut être forcé.

SOPHIE, souriant.

Forcez-le ! (Saint-Aubin s'incline devant Sophie, et va près de M. de Monnier.)

SAINT-AUBIN, au Président.

Vous ne pouvez vous en dispenser.

DE MONNIER, minaudant.

Mais...

MADAME DE PAILLY.

Nous vous en prions.,.

DE MONNIER, même jeu.

Ma modestie...

LE MARQUIS, bas.

Au nom de nos principes... un mot seulement au peuple.

DE MONNIER.

L'intérêt public... je cède !

SAINT-AUBIN redescend près de Sophie.

Il a cédé ! (Tout le monde se rassied.)

DE MONNIER, aux paysans.

Je suis ému.. Que dire après cette éloquence toute... rurale, après ce rare économiste, cet humanitaire sensible que l'admiration de ses contemporains a surnommé : l'Ami des hommes ! (Le marquis se lève et échange de grandes démonstrations avec le Président.) Il vous a parlé de Cérès, laissez-moi vous parler de Thémis... Le pouvoir royal nous déborde...

SAINT-AUBIN.

Vieux frondeur !

DE MONNIER.

Mais vos Parlements demeurent sur leurs sièges pour défendre vos franchises agrestes... Comptez sur eux... A eux seuls appartient la justice, et n'oubliez jamais qu'il vaut mieux voir périr un innocent dans les cachots de la loi, que triompher un coupable par les faveurs de l'arbitraire.

LES PAYSANS.

Vive M. de Monnier ! (Cris et vivats. Tout le monde se lève. Les paysans vont au fond.)



SAINT-AUBIN, à Sophie.

Et voilà comme, avec des feux de paille et des mots sonores, sans s'en douter, on incendie les gerbes !

SOPHIE.

Et les têtes !

MADAME DU PAILLY, à de Monnier, qui descend en scène.

Admirable !

LE MARQUIS, de même.

Profond !

DE MONNIER, s'essuyant le front.

Je n'étais nullement préparé.

SAINT-AUBIN, à part.

Quel comédien ! (Il remonte, Le marquis et madame du Pailly causent. Sophie et de Monnier se trouvent isolés \*)

SOPHIE, à de Monnier.

Mes compliments !

DE MONNIER, bas à Sophie.

Vous savez que je ne suis pas dupe de la déesse... Quelle est cette toilette extravagante ? Vous me ruinerez

SOPHIE.

Je m'habillerai de laine, si vous l'exigez.

DE MONNIER.

De mieux en mieux ! vous voudriez vous faire passer pour une victime.

SOPHIE.

Hélas !

MADAME DU PAILLY, amenant Toïnon à de Monnier.

Monsieur le Président, voilà une jeune fille qui vous prie de vous joindre à nous pour couronner ces braves gens.

TOINON, faisant la révérence.

Ce serait un grand honneur, monsieur le Président.

DE MONNIER.

Permettez.

SOPHIE.

Vous ne pouvez résister à la Vertu.

\* Saint-Aubin, Sophie, de Monnier, le marquis, madame du Pailly.

LE MARQUIS.

Parfait... parfait ! La noblesse et le Parlement distribuant des palmes à l'Agriculture.

SOPHIE.

Quelle touchante allégorie !

DE MONNIER.

Mais je ne suis pas plus préparé que...

SAINT-AUBIN.

Ah ! il faut vous soumettre ! (Prenant les couronnes.) Toge oblige... Mais avant, laissez-moi vous couronner... (Il lui présente une couronne.)

DE MONNIER, la refusant.

Mon ambition ne va pas jusque-là ! (Saint-Aubin redonne la couronne à Toinon qui rejoint les paysans et paysannes prêts à disparaître.)

MADAME DU PAILLY.

Vous êtes trop modeste, Président.

LE MARQUIS.

Allons ! la fête des moissons vous réclame !

DE MONNIER.

Faisons ce sacrifice à Triptolème. (Le marquis, madame du Pailly et de Monnier s'éloignent peu à peu par le fond avec les paysans.) Saint-Aubin descend à droite en riant.

### SCÈNE III

SAINT-AUBIN, SOPHIE \*.

SAINT-AUBIN, raillant.

Triptolème, le dieu de la fécondité ! A son âge... il est superbe... (A Sophie qui revient en scène.) Ah ! je comprends, que vous soyez éperdument éprise d'un pareil époux.

SOPHIE.

Monsieur de Saint-Aubin, je croyais vous avoir prié d'épargner le Président.

---

\* Sophie, Saint-Aubin.

SAINT-AUBIN.

Très-bien... Je déclare donc que M. de Monnier est un modèle de bonne humeur et de bonne grâce;... que son argent ne lui tient point aux doigts comme glu aux oiseaux; que jamais jalousie ne lui mit martel en tête, ni querelle à la maison, qu'il n'a point lu le Calendrier des vieillards du doux Boccace.

SOPHIE.

De grâce, monsieur le comte.

SAINT-AUBIN.

Voyons! N'est-il pas vrai que, sous cet air de bonhomie presque ridicule, se cachent la cruauté et l'inquisition d'un vieux juge, et que depuis l'abolition de la torture, il a inventé un nouveau genre de supplice à l'usage de...

SOPHIE.

Assez! vous abusez de votre intimité pour savoir beaucoup trop de choses.

SAINT-AUBIN.

Je m'occupe de vous et j'envie le Président.

SOPHIE.

L'envie est de tous les vices celui qui rapporte le moins.

SAINT-AUBIN.

Vous serez donc toujours cruelle.

SOPHIE.

Monsieur le gouverneur du fort de Joux, votre prison d'Etat ne me tente guère, et j'espère ne jamais tomber dans vos fers...

SAINT-AUBIN.

Bah! Ici... en voyage...

SOPHIE.

Pas plus en voyage qu'à Pontarlier... nous sommes voisins là-bas, restons voisins; nous sommes venus en amis au château de Mirabeau, restons amis.

SAINT-AUBIN.

Comment, cette bergerade de Florian, à la sauce humanitaire, ne vous a pas attendrie.

SOPHIE.

Si fait... M. de Mirabeau qui, d'une main, plaide contre sa femme, tient ses filles au couvent et son fils sous les verrous, tandis que de l'autre il affranchit ses paysans et couronne des rosières, cet économiste-gentilhomme qui se croit spécialement commis à l'amélioration du genre humain, et cause tous les jours avec Dieu des réformes à introduire dans la création, est une des curiosités du siècle.

SAINT-AUBIN.

Oh ! oh ! ce profond amour de l'humanité s'étend parfois jusqu'à la créature... Avez-vous remarqué le collier de madame du Pailly ?

SOPHIE.

Splendide, c'est le diamant noir des Mirabeau.

SAINT-AUBIN.

Au cou de sa maîtresse, c'est vif... Cela ressemble à un engagement.

SOPHIE.

Mais la marquise n'a rien perdu de ses droits.

SAINT-AUBIN.

Bah ! à Rome les mariages se cassent ! (Le marquis et de Monnier redescendent en scène.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS, DE MONNIER.

LE MARQUIS, d'un air triomphant\*.

Voilà une heureuse journée pour un vrai philosophe,

DE MONNIER.

La nature en a fait tous les frais.

SAINT-AUBIN, à de Monnier.

Voilà les dépenses qui vous vont à vous !

\* Sophie, de Monnier, le marquis, Saint-Aubin.

## SCÈNE V

LES MÊMES, TOINON.

TOINON, accourant.

Monsieur le Marquis... monsieur le Marquis !...

SAINT-AUBIN.

Tiens ! Encore la Vertu !

TOINON,

Un carrosse entouré de gardes vient d'entrer dans la cour.

LE MARQUIS.

Des gardes chez moi...

TOINON.

Ils amènent une dame.

TOUS.

Une dame !

TOINON.

Avec des plumes sur la tête.

TOUS.

Des plumes !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LA CHANOINESSE. (Elle est en grande toilette, suivie d'un officier.\*)

LA CHANOINESSE, entrant avec fracas.

Mon oncle, ne vous dérangez pas. C'est moi...

LE MARQUIS.

Ma nièce !

SAINT-AUBIN, saluant.

La chanoinesse d'Essonne !

SOPHIE, allant à la chanoinesse.

Camille !

LA CHANOINESSE.

Sophie ici ! j'ai du bonheur ! (Les deux femmes s'embrassent. Sophie conduit la chanoinesse au canapé, l'y fait asseoir et prend place

près d'elle. — Saint-Aubin a traversé la scène et se place derrière le canapé. Le marquis et de Monnier sont près de la chanoinesse. \*)

LE MARQUIS.

Daignerez-vous m'expliquer maintenant...

LA CHANOINESSE.

De grand cœur, mon oncle, je suis exilée...

TOUS.

Exilée!

LA CHANOINESSE.

Exilée par le roi, par la cour, par le conseil des ministres, par tout le monde.

SOPHIE.

Et dans quel costume?...

LA CHANOINESSE.

Précisément! au sortir d'un bal, à Trianon, sans qu'on m'ait laissé le temps de me jeter autre chose sur les épaules qu'un manteau de voyage. J'ai fait soixante lieues avec des plumes sur la tête, comme une petite pintade. Tenez, mon oncle (montrant l'officier), voilà M. l'exempt aux gardes qui a ordre de ne me remettre qu'entre les mains du marquis de Mirabeau, en son castel, et qui attend qu'on lui donne quittance de votre servante.

LE MARQUIS.

Est-ce vrai, monsieur?

L'OFFICIER.

Ordre du roi, monsieur le marquis. (Il présente au marquis de Mirabeau un papier que celui-ci s'apprête à signer.)

SOPHIE, arrangeant la chanoinesse.

Oh! ma pauvre amie! comme tu es faite... Écrivez, marquis... Reçu une chanoinesse en assez mauvais état. (Rire général.)

LE MARQUIS, remettant le papier à l'officier.

Voici, monsieur. (L'officier s'incline et sort.)

\* Sophie, Saint-Aubin entre les deux dames derrière le canapé, la chanoinesse, le marquis, de Monnier,

SOPHIE,

Mais enfin, quelle est cette aventure?

DE MONNIER.

Révélez-nous la cause de cet ostracisme.

LA CHANOINESSE.

J'ai fait voir l'aurore à la reine.

TOUS.

L'aurore?

LA CHANOINESSE.

La reine s'ennuyait... Ennui de reine, souci de courtisans... Au plus ingénieux la trouvaille. Je devine que Sa Majesté n'avait jamais dû voir le lever du soleil.

LE MARQUIS.

Quel outrage à la nature!

DE MONNIER.

On s'endort trop à la cour.

SOPHIE.

Et la reine a trouvé l'idée...

LA CHANOINESSE.

Rayonnante!

SAINT-AUBIN.

Eh bien, alors!

LA CHANOINESSE.

Et l'étiquette, monsieur, l'inexorable étiquette...! Scandale à Versailles, dossiers, archives, douairières, traditions, tabourets, tout est consulté, et l'on reconnaît que même sous Louis XIV, le roi soleil, l'aurore n'avait jamais été présentée.

DE MONNIER.

Et le roi a défendu à la reine?...

LA CHANOINESSE.

C'est cela même...

SOPHIE.

Et la reine n'en a pas tenu compte.

LA CHANOINESSE.

Tu l'as deviné. (Se levant. Tout le monde s'approche.) Avant-hier matin, par un temps royal, — tous les yeux étaient clos, — une petite porte s'ouvre, psitt! nous étions en

plein champ... Et voilà comment Marie-Antoinette a pu constater que ses doigts étaient encore plus roses que ceux de l'Aurore.

SOPHIE.

Et comment tu te trouves exilée.

SAINT-AUBIN.

C'est adorable!

DE MONNIER.

C'est un abus de pouvoir... Appelez-en au Parlement.

SOPHIE.

Ah! vous voilà bien! toujours processif.

DE MONNIER.

Je réponds de la cause... les juges sont tout trouvés.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, GENSONNÉ \*.

GENSONNÉ, entrant.

Et voici l'avocat!

LE MARQUIS, étonné, se tournant vers Gensonné.

Quel est ce monsieur?

LA CHANOINESSE.

Ah! c'est vrai. Je l'avais oublié.

LE MARQUIS.

Expliquez-vous.

GENSONNÉ.

Je...

LA CHANOINESSE, l'interrompant.

Permettez... C'est à moi de vous introduire... Monsieur est une connaissance de grande route... il est apparu à ma portière dès le second relai, comme un chevalier errant... D'où vient-il? Quel est-il? Que veut-il? Malgré sa courtoisie et son amabilité que je me plais à reconnaître, je suis encore dans le vague sur la qualité de la

---

\* Saint-Aubin, Sophie, la chanoinesse, Gensonné, le marquis, de Monnier.



personne que j'ai l'honneur de vous présenter, mon oncle.

GENSONNÉ, s'inclinant.

Henri Gensonné, né à Bordeaux, sur les bords fleuris de la Gironde, de bonne roture, philanthrope et avocat d'office des opprimés.

LE MARQUIS.

Philanthrope !

DE MONNIER.

Avocat !

SOPHIE.

Ces titres sont intéressants à coup sûr, mais cela ne nous dit pas....

GENSONNÉ.

Je suis doué d'une âme sensible et désintéressée. J'ai retourné ma robe d'avocat pour en faire le manteau de la veuve et de l'orphelin, et j'erre à travers la France, la parole à la main comme une épée, cherchant des causes à relever, des faibles à secourir, des procureurs à pourfendre. Vous voyez en moi le Don Quichotte du Palais.

SOPHIE, à mi-voix, à la chanoinesse.

Il t'a prise pour sa Dulcinée.

GENSONNÉ.

Je me dirigeais vers Paris, lorsque dans la poussière du chemin, une vision m'apparait; une charmante et fragile créature escortée de tout l'appareil du despotisme et de l'oppression... Que devais-je faire, madame? sinon m'atteler à votre char, et vous suivre pieusement de relai en relai jusqu'à cette dernière étape, où j'ose mettre à vos pieds ma haine de l'arbitraire et mon cœur d'avocat.

LE MARQUIS ET DE MONNIER.

Très-bien!

LA CHANOINESSE.

Je m'appelle Jeanne Camille Henriette de Buffières, comtesse d'Arques, chanoinesse d'Essonne, dame

d'honneur de Sa Majesté la reine Marie-Antoinette... C'est vous dire, monsieur, que je n'ai besoin ni d'un avocat pour m'assister, ni d'un paladin pour me défendre.

SOPHIE.

Parfait...

GENSONNÉ, s'inclinant.

Mille pardons, madame, sur les grands chemins, on oublie les distances...

LE MARQUIS.

Ce qui n'empêche pas, monsieur, que vous soyez le bien-venu sous le toit égalitaire du marquis de Mirabeau.

GENSONNÉ.

Le marquis de Mirabeau, l'ami des hommes!...

LE MARQUIS.

C'est moi-même! (Il tend la main à Gensonné qui la prend en s'inclinant.)

LA CHANOINESSE.

Eh bien! mon oncle, puisque vous voilà en pays de philosophes, j'ai à causer chiffons avec Sophie, laissez-nous!

LE MARQUIS, à Gensonné.

Je vais vous montrer mes paysans modèles, monsieur.

GENSONNÉ.

Je brûle de les voir, monsieur le marquis.

SAINT-AUBIN, au public.

Encore des bestiaux... Je vais tâcher de retrouver le chemin de la Vertu! (Il sort à gauche.)

DE MONNIER, prenant le bras de Gensonné.

Vous irez loin dans la robe. (Ils sortent par le fond.)

La chanoinesse emmène Sophie à droite et la fait asseoir.

## SCÈNE VIII

SOPHIE, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, avec effusion\*.

Je ne t'ai pas vue depuis ton mariage.

SOPHIE.

Depuis quatre ans, c'est vrai!

LA CHANOINESSE.

Es-tu contente? es-tu heureuse? que fais-tu? comment vis-tu? qu'espères-tu? qui aimes-tu?

SOPHIE.

Je suis presque contente; je suis à demi-heureuse; je ne fais pas grand'chose; je vis à moitié; j'espère peut-être; je n'aime personne.

LA CHANOINESSE.

Je ne parlais pas de ton mari. Il est un peu vieux.

SOPHIE.

J'étais pauvre...

LA CHANOINESSE.

On dit qu'il est. . . avare.

SOPHIE.

Je n'ai pas de besoins.

LA CHANOINESSE.

Qu'il est... très-jaloux...

SOPHIE.

Je n'ai rien à cacher.

LA CHANOINESSE.

Mais enfin, qu'est-ce donc que ce bonheur dont tu parles?

SOPHIE.

Un bonheur négatif.

LA CHANOINESSE.

Et qu'est-ce qu'un bonheur négatif?

\* Sophie, la chanoinesse.

SOPHIE.

Une petite ville de province comme Pontarlier par exemple, une grande maison silencieuse et calme.

LA CHANOINESSE.

Au nord.

SOPHIE.

Un cercle d'amis ennuyeux et restreint ; le matin, la messe, le jour, les soins du ménage ; le soir, une courte veillée où l'on cause de mille riens au bruit monotone d'un trictrac éternel.

LA CHANOINESSE.

Tu me trompes ; tu n'es pas heureuse.

SOPHIE.

Pourquoi dis-tu cela ?

LA CHANOINESSE.

Ce n'est pas moi, c'est le monde qui le dit.

SOPHIE,

Ah ! on sait !

LA CHANOINESSE.

Comment as-tu consenti ?

SOPHIE.

Pour soutenir le nom de ma famille, pour assurer un majorat à un frère aîné, je m'étais résignée à épouser un vieillard. J'ai dû être la femme de M. de Buffon. C'était la gloire à défaut de l'amour.

LA CHANOINESSE.

Eh bien ?

SOPHIE.

Tout à été rompu au dernier moment, et je suis tombée en M. de Monnier.

LA CHANOINESSE.

Mais avec une pareille existence, comment conserves-tu cet éclat et cette vivacité que j'ai cru voir dans tes yeux. J'en mourrais, moi.

SOPHIE.

Ah ! c'est que j'ai un talisman.

LA CHANOINESSE.

Un talisman ! Part à deux !

SOPHIE.

Je vis par l'esprit !

LA CHANOINESSE.

Horreur... Serais-tu philosophe ?

SOPHIE se lève, prend la main de la chanoinesse et descend au milieu de la scène.

Te rappelles-tu le couvent ? Nous lisions en cachette quelques romans de chevalerie, et le soir sous les rideaux de notre lit, nous voyions passer les fantômes du jour!... Je continue ces songes-là !

LA CHANOINESSE.

Tu rêves de Roland furieux ?

SOPHIE.

Non, mais de ces hommes nouveaux qui, depuis vingt ans, parlent de choses nouvelles ; de ces livres qui entr'ouvrent des horizons mystérieux, qui révèlent des mirages, un avenir, des mondes...

LA CHANOINESSE.

Oh ! la tête !

SOPHIE.

Et le soir, lorsque tout repose, que je suis seule, j'ouvre ces écrits, et ces penseurs que je n'ai jamais vus, que je ne verrai probablement jamais, m'apparaissent, causent familièrement avec moi, et me laissent après eux cette lumière dont tu surprenais tout à l'heure le reflet sur mon visage.

LA CHANOINESSE.

Hélas ! chère Sophie, ce sont ces livres-là qui ont perdu mon cousin Gabriel... pauvre Gabriel !

SOPHIE.

L'aimerais-tu ?

LA CHANOINESSE.

Dieu m'en garde!.. C'est un trop étrange garçon... J'en ai plus peur qu'amour... Il est si laid avec sa figure contournée, ses yeux de diable et ses grosses épaules. Il

n'avait pas dix ans, qu'en secouant sa hure, comme il dit, il nous faisait tous sauver.

SOPHIE.

Quel sentiment t'intéresse donc à lui?

LA CHANOINESSE.

Il est si malheureux! Pour des dettes, un duel, que sais-je? des folies de jeune homme... le marquis a demandé lui-même lettre de cachet sur lettre de cachet contre son fils.

SOPHIE.

Je sais...

LA CHANOINESSE.

Quel deuil dans cette famille? Je les vois encore tous réunis ici même, dans ce salon... (Elle remonte la scène et va auprès du buste. Sophie passe à droite. \*) La marquise brodait là, sous ce buste qui est le sien. Pauvre marquise! elle était belle et bonne! les enfants jouaient à ses pieds, le marquis griffonnait ses théories... Un jour, madame du Pailly est entrée...

SOPHIE.

Oui... oui... je l'ai vue cette intrigante doucereuse qui, en attendant qu'elle usurpe jusqu'au nom de la marquise, lui prend déjà sa place et ses bijoux.

LA CHANOINESSE.

L'impudente! Avec elle le désordre est venu s'asseoir au foyer domestique! Le fils aîné, l'indomptable Gabriel, osa prendre le parti de sa mère. Ce château devint le théâtre de scènes terribles... Le marquis relégua sa femme dans un couvent, son fils au régiment, puis là, les moindres fautes furent traitées en crimes... Il n'était que trop facile de pousser un tel caractère aux extrémités. On le laissait manquer d'argent, Gabriel fit des dettes... On l'avait recommandé à son colonel comme un mauvais sujet, il se révolta contre une discipline érigée en tyrannie; un duel malheureux acheva de tout

---

\* La chanoinesse, Sophie.

perdre. Le marquis, au nom de l'autorité paternelle, demanda une lettre de cachet contre un enfant rebelle; il l'obtint, et depuis lors Gabriel expie ses audaces dans les plus rudes prisons.

SOPHIE.

Es-tu sûre que ton cousin n'ait commis aucun autre forfait?

LA CHANOINESSE.

Que veux-tu dire?

SOPHIE.

Quelque chose comme un sacrilège...

LA CHANOINESSE.

Un sacrilège?

SOPHIE.

Je me connais en orgueil blessé. Le marquis est une théorie vivante. Ton cousin a osé penser et écrire autrement que son père. Ton oncle est une arche sainte. Malheur à qui le touche! Il se croit infaillible, et il a le fanatisme de son infaillibilité.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, BRUGNIÈRES \*.

BRUGNIÈRES, s'insinuant sur la pointe du pied, entre les deux battants de la porte.

Mille pardons, mesdames, j'ai trouvé la grille du parc ouverte, et je n'ai rencontré personne pour m'annoncer.

LA CHANOINESSE.

D'où sort ce long escogriffe?

SOPHIE.

Entrez tout entier, monsieur, entrez.

BRUGNIÈRES, enirant et sautant jusqu'à terre.

Est-ce à madame du Pailly que j'ai l'honneur de parler?

---

\* La chanoinesse, Brugnières, Sophie.

SOPHIE.

Pas le moins du monde, monsieur; mais si vous le désirez, nous allons vous procurer cet honneur... Qui lui annoncerais-je?

BRUGNIÈRES, saluant toujours jusqu'à terre.

Un ami de la famille.

LA CHANOINESSE, l'examinant.

Ah! je ne nous connaissais pas cet ami-là!

SOPHIE.

Viens-tu, Camille? (Elles sortent à gauche pendant que Brugnères continue ses saluts.)

## SCÈNE X

BRUGNIÈRES, seul.

(Brugnères regarde autour de lui avec attention, puis se met à se promener en faisant l'inventaire et en allant tour à tour ouvrir chaque porte. Fredonnant) Là là là... salon... jardin au fond... là... (Il ouvre la fenêtre.) là, fenêtre plain-pied... charmant coup d'œil... porte... (Il ouvre la porte.) Ah! chambre à coucher, mobilier riche... là, là... (Après une pause, il fait une inspection muette d'un dernier coup d'œil.) Je connais les êtres !..

## SCENE XI

BRUGNIÈRES, MADAME DU PAILLY.

MADAME DU PAILLY, entrant de la gauche\*.

C'est vous qui désirez me parler, monsieur?...

BRUGNIÈRES.

Médéric de Brugnères...

---

\* Madame du Pailly, Brugnères.



MADAME DU PAILLY.

Je n'ai pas le plaisir de...

BRUGNIÈRES.

Je suis la personne en question...

MADAME DU PAILLY.

Quelle personne ?

BRUGNIÈRES.

C'est moi qui viens pour le jeune homme.

MADAME DU PAILLY.

Je ne vous entends pas.

BRUGNIÈRES.

La personne demandée par M. le marquis de Mirabeau à Son Excellence M. Lenoir.

MADAME DU PAILLY.

Le lieutenant de police... Mais c'était M. Grevin qu'on devait envoyer...

BRUGNIÈRES.

Il a des spasmes ! Son Excellence a daigné me désigner pour le remplacer à votre service.

MADAME DU PAILLY.

Je ne vous cacherai pas, monsieur, que M. le marquis de Mirabeau, habitué aux bons offices de M. Grevin, regrettera peut-être...

BRUGNIÈRES.

Rassurez-vous, madame, je suis digne de votre confiance... Ne voyez point en moi un agent vulgaire... Le sentiment d'une exquise moralité inspire mes fonctions. Ma spécialité est la réparation des accidents de famille. Fils prodigues, filles séduites, enfants dénaturés, héritiers qui dérogent, voilà ma clientèle. Je connais tous les blasons de France... par leurs taches...

MADAME DU PAILLY.

Permettez...

BRUGNIÈRES.

N'allez pas croire que je fasse crier le patient... Ni violences, ni scandales. De la forme, des égards,

de l'ombre. Je marche sur les secrets intimes comme sur des œufs, sans les casser; je mets de l'huile à tous les verrous et je fais disparaître un coupable sans que l'œil le plus indiscret puisse même s'en apercevoir... En un mot, je suis le chirurgien des plaies domestiques, madame, et vous voyez devant vous la lettre de cachet en chair et en os. (Il salue.)

MADAME DU PAILLY.

Mon Dieu! monsieur, c'est à M. le marquis qu'il conviendra d'apprécier vos petits talents...

BRUGNIÈRES.

Si vous daignez les goûter, madame, ma cause est gagnée.

MADAME DU PAILLY.

Qu'il moi... Je ne suis ici qu'une personne à qui l'on veut bien accorder quelque confiance.

BRUGNIÈRES.

Je sais à quel point vous en êtes digne.

MADAME DU PAILLY.

Et d'ailleurs, dans cette querelle du père et du fils, j'ai toujours vainement prêché la concorde...

BRUGNIÈRES.

Ah! madame, vous êtes un ange!... (A part.) L'ange de l'hypocrisie!...

MADAME DU PAILLY.

Et si je me contrains, malgré mes répugnances, à me mêler à l'affaire présente, c'est que j'ai l'espoir d'apporter quelque adoucissement aux mesures de rigueur que le père réserve à son fils.

BRUGNIÈRES.

Je suis tout à vous, madame.

MADAME DU PAILLY.

L'intention du marquis est de faire transférer le comte Gabriel de Mirabeau du château d'If, où il est en ce moment, au fort de Joux dans le Jura. Le marquis pense, à tort ou à raison, que son fils est entouré, au château d'If, de mauvaises influences. Le fort de Joux,

au contraire, est commandé par M. le comte de Saint-Aubin, un des amis de la maison qui se trouve en ce moment au château. C'est une résidence calme et retirée.

BUGNIÈRES.

Oui, oui, je connais le paysage, très-pittoresque... des neiges éternelles... j'y ai déjà enterré... emmené un prisonnier...

MADAME DU PAILLY.

C'est précisément la mission dont vous serez chargé, mais en l'accomplissant, je ne saurais trop vous recommander, en mon nom personnel, toutes les indulgences pour un jeune homme que je veux croire plus égaré que coupable, et si quelque scandale dû à ses emportements, par exemple, venait par hasard à se produire en route...

BRUGNIÈRES.

Gardez-vous d'en douter.

MADAME DU PAILLY.

Eh! bien... alors... dans ce cas... n'usez pas de rigueur...

BRUGNIÈRES.

Je comprends... Je laisserai commettre le délit, quitte à le constater plus tard.

MADAME DU PAILLY.

Vous m'avez comprise?...

BRUGNIÈRES.

A merveille, mais il y a un obstacle...

MADAME DU PAILLY.

Lequel?

BRUGNIÈRES.

C'est que le comte Gabriel de Mirabeau s'est évadé du château d'If.

MADAME DU PAILLY, très-émue.

Échappé! lui! comment?

BRUGNIÈRES.

De la façon la plus simple et la plus ingénieuse. Il a

séduit la fille du géôlier qui lui a prêté ses draps pour descendre par la fenêtre!

MADAME DU PAILLY.

Il s'est échappé... et vous ne me le disiez pas; mais vous ne savez donc pas à quel homme nous avons affaire...

BRUGNIÈRES.

Je le croyais plutôt égaré que coupable...

MADAME DU PAILLY.

C'est un ouragan... une âme capable de tout... c'est une bête fauve...

BRUGNIÈRES, à part.

Allons donc! me voilà confident du secret. (Haut.) Vous me donnez, madame, une singulière envie de me mesurer avec un pareil client.

MADAME DU PAILLY.

Où peut-il être?

BRUGNIÈRES.

Qui sait?... Une aiguille dans une botte de foin...

MADAME DU PAILLY.

Vous sentez-vous de taille à le retrouver?...

BRUGNIÈRES.

Dans la lune, madame, dans la lune!...

MADAME DU PAILLY.

Mettez - vous donc en campagne, vous faut-il des aides?... vous en aurez... ne ménagez rien, ni la peine, ni l'argent... Chassez-le, poursuivez-le, traquez-le... Si les ordres vous manquent, le marquis écrira lui-même au ministre... Marchez pour moi, comptez sur moi, mais ne perdez pas un jour, une heure, venez! venez!

BRUGNIÈRES.

Décidément, c'est un ange! (Il suit madame de Pailly qui sort par le fond.—Musique à l'orchestre.)

## SCÈNE XII

La scène reste vide un moment.

MIRABEAU, paraît de la porte premier plan à droite, le dos tourné au public; il est en désordre et médiocrement vêtu. Il regarde le salon comme un homme qui recueille ses souvenirs, s'avance lentement s'arrête devant le buste de son père, et s'incline une seconde, puis va vers celui de sa mère et s'agenouille la tête entre les mains.

## SCÈNE XIII

MIRABEAU, SOPHIE.

SOPHIE entre, deuxième plan à droite, et aperçoit Mirabeau, l'examine un instant, s'écrie : Le comte de Mirabeau.

MIRABEAU, se relevant et la regardant \*.

Vous me connaissez, madame?

SOPHIE.

C'est la première fois que je vous vois, monsieur.

MIRABEAU,

Eh bien! oui, madame, je suis le monstre!.. Allez dire à vos amis que vous avez vu Gabriel de Mirabeau se glisser comme un voleur dans le château de ses pères pour contempler une dernière fois peut-être la chambre où il est né et s'agenouiller devant le portrait de sa mère.

SOPHIE, très-hautaine.

Je ne suis l'amie de personne, monsieur, et je n'ai rien à répéter à personne...

MIRABEAU.

Pardon, madame... Je me suis oublié... mais en entrant dans cette maison, toute vivante encore de mes joies et de mes misères, la tête et le cœur m'ont éclaté; je suis ivre de l'air paternel, et n'oubliez pas que j'ai vingt-quatre ans, et qu'il y en a cinq que je suis en prison...

SOPHIE.

Cinq ans, déjà!

\* Mirabeau, Sophie.

MIRABEAU.

Oui, j'étais presque un enfant lorsque mon père m'a fait enfermer.

SOPHIE.

Je vous plains.

MIRABEAU.

Non. Ne me plaignez pas, j'étais coupable.

SOPHIE.

Coupable... vous l'avouez? ..

MIRABEAU.

Je ne daigne pas mentir. D'ailleurs, à qui la faute? Regardez-moi, voyez ce sang qui, à chaque émotion, monte comme un flot à mon visage; voyez ce frisson qui m'agite, voyez ces épaules voûtées qui m'ont fait surnommer le col de taureau... Je suis un Mirabeau, madame, et c'est ce que l'on a oublié. (Une pause). Voilà l'enfant, l'adolescent, le jeune homme qu'on a élevé sous une chape de plomb marquée aux armes de la féodalité... (Montrant son visage couturé) on ne m'a pas inoculé le contre-poison.. c'était une découverte moderne et révolutionnaire, ce sont tous les venins entassés des vieux âges qu'on a essayé de m'introduire dans les veines... On arrachait sans pitié chaque plume qui poussait à l'oiseau ivre d'indépendance, et quand enfin, la bête, toute déplumée qu'elle était, a voulu prendre son essor, on l'a enfermée dans une cage de pierre... Vous pleurez!

SOPHIE.

Oui...

MIRABEAU, brusquement.

Merci... (Il va s'asseoir sur le canapé. Une pause).

SOPHIE.

Mais qu'êtes-vous venu chercher dans ce château?

MIRABEAU.

Un juge!...

SOPHIE,

Votre père?

MIRABEAU.

On l'abuse, on le trompe.. J'arracherai les masques-

SOPHIE.

Vous êtes condamné d'avance.

MIRABEAU.

Alors, il faut que je m'exile encore... Où?... pour-  
quoi?... qu'irai-je faire?

SOPHIE.

Un homme... il est en vous... Je viens de l'entrevoir,  
je viens de l'entendre... Vous avez à réparer le passé;  
vous avez à féconder l'avenir.

MIRABEAU, se levant.

Vous croyez?

SOPHIE.

N'essayez pas une vaine justification. Cette maison  
est pleine de pièges pour vous. Un homme équivoque  
vient, il y a un instant à peine, de venir demander ma-  
dame du Pailly et...

MIRABEAU, avec éclat.

Madame du Pailly! Ah! vous me rappelez ce que j'ai  
à faire ici. (Il fait un pas vers la porte. Entre madame du Pailly.)  
Elle!

## SCÈNE XIV

SOPHIE, MIRABEAU, MADAME DU PAILLY.

MADAME DU PAILLY.

Le comte! (Elle fait un pas pour sortir, Mirabeau se met devant elle.)

MIRABEAU, froidement.

Restez donc, je vous prie, madame.

SOPHIE.

Qu'allez-vous faire?

---

\* Madame du Pailly, Mirabeau, Sophie.

MIRABEAU.

Justice... (Il examine madame du Pailly). En dois-je croire mes yeux?

MADAME DU PAILLY.

Que voulez-vous dire?

MIRABEAU.

Vous avez au cou, si je ne me trompe, des diamants qui ne vous appartiennent pas... Ils sont à ma mère.

MADAME DU PAILLY.

C'est M. le marquis de Mirabeau qui les a attachés à lui-même!

MIRABEAU.

Mon père n'avait pas ce droit. Rendez-moi ces diamants.

MADAME DU PAILLY.

Allez les demander à celui qui me les a donnés.

MIRABEAU.

Vous sentez-vous digne de les porter?

MADAME DU PAILLY.

Est-ce à vous de me juger?

MIRABEAU, avec colère.

Oh!

SOPHIE, suppliante.

Monsieur le comte... c'est une femme!

MIRABEAU, froidement à madame du Pailly

Rendez-moi ce collier.

MADAME DU PAILLY.

Jamais!

(Il le lui arrache : cri des deux femmes).

## SCÈNE XV

LES MÊMES, LE MARQUIS, LN CHANOINESSE, GENSONNÉ,  
SAINT-AUBIN, DE MONNIER, BRUGNIÈRES.

MADAME DU PAILLY, s'élançant vers le marquis.

Monsieur le marquis, votre fils vient de m'outrager.  
(Le marquis regarde un instant Mirabeau qui s'est incliné à sa vue, puis



froidement il prend la main de madame du Pailly, et se retourne vers Mirabeau. De Monnier et Saint-Aubin descendent à droite. Gensonné paraît à gauche. Brugnères se tient à droite.

LE MARQUIS, montrant madame du Pailly.

M. le comte faites vos excuses à madame.

MIRABEAU.

Le jour où ma mère aura repris la place que madame prétend occuper ici... ce jour-là, je vous obéirai, mon père.

LE MARQUIS.

Insolent!

SOPHIE.

Il se perd!

LE MARQUIS.

Dès aujourd'hui, monsieur, madame du Pailly est ici chez elle (il avance sur son fils, qui recule un peu), et je saurai la faire respecter. (Mouvement violent de Gabriel.)

MIRABEAU hésite. Le marquis et lui se regardent fixement, puis, il regarde le buste de sa mère, avec une sorte de désespoir. Il aperçoit auprès du piédestal, un voile déposé sur un fauteuil par la chanoinesse, le saisit, et courant vers le buste de la marquise, le couvre lentement.

Voile-toi donc alors, image adorée, qu'on ne puisse voir couler tes larmes! (Mouvement, pause.)

LE MARQUIS.

Monsieur de Brugnères, faites votre devoir!

LA CHANOINESSE.

Mon oncle!

LE MARQUIS.

Faites votre devoir.

BRUGNIÈRES, s'avançant vers Mirabeau.

Monsieur le comte, je vous admire, mais je vous arrête.

LE MARQUIS, à Saint-Aubin.

Monsieur le gouverneur de Joux, je vous confie ce prisonnier.

SOPHIE, à Saint-Aubin, bas.

Et moi, je vous le recommande.

\* Madame du Pailly, le marquis, Mirabeau. (Brugnères, de Monnier et Saint-Aubin au deuxième plan). Sophie.

SAINT-AUBIN s'incline.

Comptez sur moi!

GENSONNÉ, traversant la scène et allant à Mirabeau.

Monsieur de Mirabeau, voulez-vous me permettre de vous accompagner ? (M. de Mirabeau lui serre la main.)

MIRABEAU, sur un geste du marquis.

Devant vous, mon père, je m'incline. (Il va pour sortir; ses yeux rencontrent ceux de Sophie, Sophie que l'émotion a gagné chancelle. De Monnier a surpris les regards de Mirabeau.)

DE MONNIER, à Sophie.

Vous êtes bien émue, madame!...

---

\* Madame du Pailly et le marquis, Gensonné, Mirabeau et Brugnères au fond. Sophie et Saint-Aubin à droite.

FIN DU PREMIER ACTE

---

## DEUXIÈME ACTE

Un salon chez le président de Monnier. Portes au fond, à droite et à gauche. A droite, un paravent déployé devant la cheminée, et près de laquelle se trouve un guéridon chargé d'écrans, un petit panier. Au milieu de la scène une table, à gauche; fauteuils.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA CHANOINESSE, GENSONNÉ, M. DE MONNIER, SOPHIE \*. (Au lever du rideau, Gensonné est à gauche, près de la chanoinesse, qui file au rouet. Gensonné a le pied sur le rouet et le fait marcher. A la table placée au milieu, le président est assis et lit un journal. Sophie lit à droite près de la cheminée.)

LA CHANOINESSE.

En mesure, monsieur Gensonné, vous manquez de mesure.

GENSONNÉ.

C'est la première fois que je file aux pieds d'une chanoinesse. Est-ce à une écharpe que vous destinez cet écheveau ?

LA CHANOINESSE.

Ce n'est pas à une toque, soyez-en sûr, surtout à une toque d'avocat.

GENSONNÉ.

C'est bien, madame, c'est bien, je rentre dans mes fonctions de ver à soie. (Il fait marcher le rouet avec force; il regarde de temps en temps Sophie qui paraît absorbée dans sa lecture).

---

\* La chanoinesse, Gensonné, de Monnier, Sophie.

LE PRÉSIDENT.

Quel livre lisez-vous là, Sophie?

SOPHIE.

Plutarque!

LE PRÉSIDENT.

Ah! vous donnez dans les grands hommes?

LA CHANOINESSE, à Gensonné qui se ralentit.

Votre pied a des distractions... Que regardez-vous encore?

GENSONNÉ.

La petite oasis que s'est créée madame de Monnier dans le salon solennel de son mari. Ici l'ombre, et là la lumière.

LA CHANOINESSE.

Oui, oui; ici mai, et là décembre.

GENSONNÉ.

Plus bas. Si M. de Monnier vous entendait!

LA CHANOINESSE.

Il fait trop de bruit avec son trictrac.

GENSONNÉ.

Ne vous y fiez pas!... M. de Monnier entend bien des choses qu'il n'a pas l'air d'écouter.

LE PRÉSIDENT, jouant.

Quine! A quel héros en êtes-vous, Sophie?

SOPHIE.

A Démosthène.

LE PRÉSIDENT.

Oh! oh! le prince des orateurs...

LA CHANOINESSE, étouffant un bâillement.

Comme on s'amuse à Pontarlier.

GENSONNÉ.

Merci! madame. Vous êtes charmante!

## SCENE II

LES MÊMES, SAINT-AUBIN \*.

SAINT-AUBIN, à la porte.

Grande nouvelle de Paris!

LA CHANOINESSE.

Une nouvelle de Paris... Parlez vite!

SAINT-AUBIN.

Voltaire est mort.

TOUS.

Voltaire!

LE PRÉSIDENT, se levant ainsi que Gensonné.

Le flambeau de la philosophie s'est éteint?

SOPHIE.

Est-ce possible?

SAINT-AUBIN.

C'est certain, madame, le dieu n'est plus... Avant-hier, 30 mai 1778, en son hôtel à Paris, dans sa quatre-vingt-quatrième année, il a rendu l'âme.

LA CHANOINESSE.

A qui?

SOPHIE.

Quel événement!

GENSONNÉ.

Ce n'est qu'un homme qui finit, mais c'est un monde qui commence. (Il se rassied.)

LA CHANOINESSE, à Gensonné.

Tenez, vous n'êtes qu'un païen.

GENSONNÉ.

Je m'en honore, madame...

\* La chanoinesse, Gensonné, le président, Saint-Aubin Sophie.

LE PRÉSIDENT.

Comment Paris a-t-il pris la nouvelle ? (Il se rassied.)

SAINT-AUBIN, s'asseyant à droite de la table.

Fort mal... il a fallu escamoter l'émotion publique en allant cacher le corps pendant la nuit dans une abbaye de Champagne.

SOPHIE.

Pourquoi pas aux gémonies ?

SAINT-AUBIN.

Le vieux coquin ne rira plus.

GENSONNÉ.

Prenez garde qu'il n'ait ri le dernier.

LA CHANOINESSE.

Satan l'avait créé pour corrompre le monde.

GENSONNÉ.

Le genre humain avait perdu ses titres et Voltaire les a retrouvés.

SAINT-AUBIN.

Un sacrilège qui a tout profané.

GENSONNÉ,

Une lumière qui a tout éclairé.

SOPHIE.

Je lui eusse voté l'apothéose.

LA CHANOINESSE.

Et moi le bûcher.

SOPHIE, riant.

*Requiescat in pace.*

LE PRÉSIDENT.

Quel siècle ! Les femmes même qui parlent latin.

LA CHANOINESSE.

Triste siècle ! M. Gensonné avec ses doctrines nous fera couper la tête à tous.

GENSONNÉ.

Oh ! madame, un cou si blanc. (La chanoinesse va porter au fond son rouet.)

SOPHIE, rêveuse.

Voltaire mort, qui le continuera ?

LE PRÉSIDENT, ironiquement.

Plutarque!

SOPHIE, étonnée.

Comment?

LE PRÉSIDENT, sans lui répondre.

A propos de Plutarque, nous ne l'avons pas encore vu.

SOPHIE.

Qui donc?

LE PRÉSIDENT.

M. de Mirabeau, parbleu!

SOPHIE, à part.

Qu'a-t-il donc?

GENSONNÉ se lève. La chanoinesse peu à peu descend près de Sophie.

Il prépare les pièces de son procès. — N'est-ce pas aujourd'hui que je plaide pour lui devant vous, monsieur le président, toutes chambres du parlement assemblées, en séance extraordinaire?

LE PRÉSIDENT.

Oui, dans une heure... Ah! vous avez là une cause délicate, maître Gensonné; un fils qui plaide contre son père!

GENSONNÉ.

Non, monsieur le président, ce n'est point le procès d'un fils contre son père; c'est la cause de la liberté contre l'arbitraire...; ce n'est pas contre le marquis de Mirabeau que je me lève, c'est contre la lettre de cachet, ce serpent aux mille replis qui enveloppe sa proie dans l'ombre et se fait l'exécuteur des colères puissantes, et des vengeances d'en haut.

LE PRÉSIDENT.

Qu'en concluez-vous?

GENSONNÉ.

Je plaide contre l'incarnation de ce despotisme paternel qui jette les filles aux grilles des couvents et grave la croix de Malte sur le berceau des cadets, qui fait de la famille un carcan armorié; je plaide contre l'homme qui a condamné depuis cinq ans un

héritier de cent mille livres de rentes à manquer de pain à l'île de Rhé, de vêtements au château d'If, et qui à l'heure où cet infortuné ose élever la voix pour réclamer au moins des juges, un tribunal, s'oppose à ce qu'aucune loi prévaille contre son caprice de père, à ce qu'aucun droit entrave son droit de seigneur... Je plaide contre la féodalité tout entière.

SOPHIE.

Très-bien, monsieur Gensonné, très-bien.

LE PRÉSIDENT, se lève.

Nous verrons s'il saura convaincre le parlement.  
(Saint-Aubin et Sophie se lèvent. Saint-Aubin va près de Gensonné. Sophie s'avance vers le président.)

SOPHIE.

Que craignez-vous donc ?

LE PRÉSIDENT.

Je ne sais rien, je ne dois rien savoir, devinez si vous pouvez, ma chère, le juge sera aussi muet que le mari.

SOPHIE, à part.

Encore !

LA CHANOINESSE.

Bah ! bah !... M. l'avocat donne, selon son usage, des raisons d'enragé ; mais la cause de mon cousin est bonne et vous serez bien forcé de lui rendre sa liberté.

GENSONNÉ, passant près du président \*.

Que le président vous entende, chanoinesse.

LE PRÉSIDENT.

J'y donne les mains, quoiqu'en somme, n'en déplaise à M. Gensonné, je ne vois pas que le comte ait tant à se plaindre de sa captivité présente... M. de Saint-Aubin est un gouverneur très-paternel, les portes du château de Joux sont toujours ouvertes à l'aimable prisonnier.; il va et vient dans Pontarlier comme bon

---

\* Saint-Aubin, Gensonné, de Monnier, Sophie, la chanoinesse.



lui semble! (Allant à Saint-Aubin.) Nous ne pouvons que vous en remercier du reste, car c'est à cette courtoisie que nous devons de posséder ici M. de Mirabeau tous les jours.

SAINT-AUBIN, à part.

Il a l'air de me gouailler.

LA CHANOINESSE, bas à Sophie.

Tu pâlis!

SOPHIE, avec effort.

Ce n'est rien... (Se remettant.) Pendant que vous causez là, président, vous oubliez l'heure de la séance.

LE PRÉSIDENT.

C'est juste..., et c'est bien à vous de me le rappeler..

GENSONNÉ.

Je cours au palais. (Il remonte prendre son chapeau.)

LA CHANOINESSE.

Prenez garde à votre langue dorée, monsieur Gensonné, je serai là.

GENSONNÉ, redescendant entre Sophie et la chanoinesse. Le président cause avec Saint-Aubin.

Vous, madame, ah! ma robe va être la tunique de Nessus.

SOPHIE, lui tendant la main.

Bon courage!

GENSONNÉ, lui pressant la main.

Merci. (Au président.) Au revoir, mon juge. (Il sort par le fond.)

LE PRÉSIDENT, à Saint-Aubin.

Nous avons à causer, mon cher gouverneur... Passons-nous dans mon cabinet? (Il remonte.)

SAINT-AUBIN.

Je suis à vos ordres. (A part.) Le vieux sphinx cache une énigme.

LA CHANOINESSE.

Je compte sur votre bras, président, pour aller au parlement.

SAINT-AUBIN.

Madame de Monnier ne vient donc pas ?

SOPHIE.

Le président désire que je reste.

LE PRÉSIDENT.

Oui, oui; elle est un peu souffrante, agitée même...; elle a besoin de se calmer... (A Sophie, après lui avoir baisé la main.) Je vous enverrai le médecin. (Il la regarde et sort avec Saint-Aubin. Sophie suit du regard son mari et tombe accablée sur la chaise à droite de la table. La chanoinesse, qui n'a cessé d'observer le président et Sophie, s'élance vers celle-ci.)

### SCÈNE III

LA CHANOINESSE, SOPHIE \*.

LA CHANOINESSE.

Sophiel... mais tu l'aimes donc ?

SOPHIE.

Non..., je ne l'aime pas... Je ne sais pas..., si je l'aime...; je ne veux pas le savoir.

LA CHANOINESSE, avançant le tabouret et le plaçant près de Sophie, elle s'agenouille et lui prend les mains.

Alors, pourquoi ce trouble, cette émotion lorsqu'on prononce son nom ?

SOPHIE.

Que veut-tu ? Depuis que M. de Mirabeau est à Pontarlier, il ne quitte plus cette maison; il est là, toujours là, respectueux et soumis, mais pressant et inévitable, me parlant du regard, m'entourant de sa présence, fascinant, dominant, dirigeant tout autour de moi. Je me sens enveloppée de son amour. Je ne puis suivre une idée sans qu'elle me ramène à lui, je ne puis faire un pas sans trouver sur mon chemin

---

\* La chanoinesse, Sophie.

quelque chose qui soit encore lui... Tiens, ces écrans, ces fleurs, ces objets qui sont ici dans ce coin réservé où je vis, je t'ai dit les avoir fait acheter à Paris... j'ai menti.

LA CHANOINESSE.

C'est de lui qu'ils te viennent, imprudente... Pourquoi les as-tu acceptés?

SOPHIE.

Le moyen de les refuser? une main invisible les a placés là successivement.

LA CHANOINESSE.

La colombe Gabriel...

SOPHIE.

M'en étonner aux yeux de mon mari, c'était en faire rechercher la source, c'était perdre M. de Mirabeau. — Les lui rendre à lui-même, c'était provoquer une explication que je redoute par-dessus tout.

LA CHANOINESSE.

Pourquoi?

SOPHIE.

Pourquoi? Parce qu'une étincelle mettrait le feu à cette âme que je contiens à peine; parce que cet homme se transfigure quand il parle, parce que sa voix a des accents qui me bouleversent, parce que tous ces hommes qui m'entourent ne sont que des pygmées auprès de lui, parce qu'il a tué en moi la résignation qui m'apprenait à supporter cette vie de province étroite, convenue et tracassière, parce que j'ai entrevu mon rêve et que je ne suis pas sûre de moi-même.

LA CHANOINESSE.

Alors, il ne s'est jamais déclaré?

SOPHIE.

Jamais; mais hier, dans un livre qu'il m'a rapporté, j'ai trouvé une lettre.

LA CHANOINESSE.

Tu l'as lue?...

SOPHIE.

Par exemple !

LA CHANOINESSE.

Je savais bien que tu étais la plus honnête femme du royaume... mais il faut rompre.

SOPHIE, se levant.

C'est ce que je ferai aujourd'hui même... Je sens le danger trop près de moi.

LA CHANOINESSE, se lève.

Quel danger ?

SOPHIE.

Je ne sais, mais le président m'inquiète... il a pour moi des douceurs qui me font trembler.

LA CHANOINESSE.

Que veux-tu dire ?

SOPHIE.

Plus de verrou, plus de surveillance... On dirait qu'il veut me tenter par la liberté...

LA CHANOINESSE.

Eh bien ! de quoi te plains-tu ?

SOPHIE.

Je ne me plains pas... je tremble... Quand M. de Monnier sourit, c'est qu'il va mordre... Et tiens, tout à l'heure, il me semblait que ses paroles étaient pleines de sous-entendus, d'équivoques, de ténèbres... Ah ! que peut-on prévoir?... Tout est trouble dans cette âme-là.

LA CHANOINESSE.

Tu es une enfant ; chasse ces terreurs imaginaires... tes scrupules te font voir des abîmes. Ce n'est pas M. de Monnier qui est inquiet... c'est toi !..

SOPHIE.

Dieu t'entende ! silence, le voici.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, SAINT-AUBIN.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! chanoinesse, êtes-vous prête ?

LA CHANOINESSE, mettant sa mante.

Je suis à vous ..

LE PRÉSIDENT.

Vous ne venez pas, monsieur de Saint-Aubin ?

SAINT-AUBIN.

Non, ma présence comme gouverneur ne serait pas convenable.

LE PRÉSIDENT.

Alors, tenez compagnie à ma femme.

LA CHANOINESSE, embrassant Sophie.

Adieu, Sophie !

SOPHIE, à demi-voix.

Tu viendras m'apprendre le résultat du procès aussitôt après la séance.

LA CHANOINESSE.

Compte sur moi ! — Venez-vous, président-Caton ? Ah ! ma canne !

SAINT-AUBIN, lui donnant une grande canne.

La voici !

LA CHANOINESSE.

Maintenant, je suis armée... partons ! (Le président et la chanoinesse sortent.)

## SCÈNE V

SAINT-AUBIN, SOPHIE. Sophie va s'asseoir à droite du guéridon.

SAINT-AUBIN, à part.

Qu'a voulu dire le président avec ses réticences?... Elle seule peut me répondre. (Il s'approche de Sophie de l'air d'un homme qui cherche ce qu'il va dire.) Vous avez là un bien joli panier, madame...

SOPHIE, embarrassée.

Vous trouvez ?

SAINT-AUBIN.

C'est une nouveauté...

SOPHIE.

Vous avez remarqué?...

SAINT-AUBIN.

Je remarque tout ce qui vous touche... On appelle cela un sentiment, à la cour...

SOPHIE.

Oui... je crois...

SAINT-AUBIN.

C'est votre mari qui vous a fait cadeau de ce petit meuble?

SOPHIE.

Lui... non... Je l'ai acheté sur mes économies...

SAINT-AUBIN.

Des économies... Ah! mon Dieu! M. de Monnier a donc ouvert les cordons de cette bourse inaccessible?..

SOPHIE.

Pas précisément...

SAINT-AUBIN, soulevant le panier.

Alors vous faites danser l'anse du...

SOPHIE, riant d'un rire contraint.

Oui, c'est cela... Mais ne le dites pas au président... il me rognerait ma pension... (A part.) Que de mensonges...

SAINT-AUBIN.

Comptez sur ma discrétion... (A part.) Elle rit faux!... (Il dépose le panier sur le guéridon et descend à la table du milieu et s'assied.) Vous ne vous êtes pas senti la curiosité d'assister au procès de M. de Mirabeau?

SOPHIE.

Non... non... Le président vous l'a dit, je suis... un peu souffrante...

SAINT-AUBIN.

Vous ne vous intéressez donc plus à mon pensionnaire.

SOPHIE.

Comment cela?...

SAINT-AUBIN.

N'est-ce pas vous-même qui m'avez prié d'adoucir sa captivité?

SOPHIE.

Après ce que nous avons vu au château de Mirabeau, ce sentiment d'humanité...

SAINT-AUBIN.

Était tout naturel, j'en conviens.; mais je crois que le prisonnier a pris goût à mon ordinaire.

SOPHIE.

Je ne comprends pas...

SAINT-AUBIN.

Il m'est avis que, même s'il gagnait son procès, il ne se presserait peut-être pas de quitter Pontarlier.

SOPHIE.

C'est une ville si gaie, en effet...

SAINT-AUBIN.

Le plus beau pays est celui où l'on est amoureux!

SOPHIE.

Amoureux, lui! ConteZ-moi cela?

SAINT-AUBIN.

Bien volontiers! Je sais même qui il aime!..

SOPHIE.

Est-elle jolie?

SAINT-AUBIN, qui l'observe.

Charmante, blonde, et des yeux bleus... Je conçois maintenant pourquoi il rentrait si rarement au fort de Joux avant l'aurore...

SOPHIE, émue.

Ah!... il... (Elle laisse tomber sa tapisserie.)

SAINT-AUBIN, l'épiant, et ramassant la tapisserie.

Cela vous étonne!..

SOPHIE, s'apercevant que Saint-Aubin l'épie.

(A part.) Il ment! (Haut, et très-dégagée.) Oh! pas le moins du monde... M. de Mirabeau est bien libre de ses équipées...

SAINT-AUBIN, se levant.

Je ne suis pas de votre avis, et comme ces amourettes

pourraient être cause d'un nouveau scandale, s'il perd son procès et qu'il reste sous ma garde, j'y mettrai bon ordre.

SOPHIE.

Vous voilà bien sévère, monsieur le gouverneur.

SAINT-AUBIN.

Et vous bien indulgente, madame la présidente.

SOPHIE.

Qu'y a-t-il de si condamnable à ce qu'un pauvre prisonnier cherche à cultiver quelques fleurettes sur la fenêtre de son cachot. D'ailleurs, la réputation de M. de Mirabeau est faite, c'est un mauvais sujet, et pour une aventure de plus ou de moins, n'allez-vous pas vous gendарmer ?

SAINT-AUBIN.

Je ne saurai rien ainsi. (Brutalement.) Eh bien! vous allez me croire fou, mais je me figurais que M. de Mirabeau était amoureux de vous!

SOPHIE, éclatant de rire.

De moi?.. Ah! ah! par exemple... C'est bien là une idée de jaloux!

SAINT-AUBIN.

Que voulez-vous? Vous êtes si séduisante et si avare de vos bontés.

SOPHIE.

Voyez un peu... Moi, je me trouve prodigue.

SAINT-AUBIN.

Coquette!.. (Il lui prend la main.

SOPHIE, à part, ne la retirant pas.

Quel supplice!

SAINT-AUBIN.

Faisons la paix! (Il lui baise la main. Entre Mirabeau.)

SOPHIE.

Lui!

SAINT-AUBIN, à part.

Sa main a tremblé!



## SCÈNE VI

LES MÊMES, MIRABEAU.

MIRABEAU, à part.

Ensemble!

SAINT-AUBIN, railleur.

Monsieur de Mirabeau, quelle aimable surprise!..  
Je vous croyais au Parlement, sur la sellette, cher  
comte...

MIRABEAU.

J'y suis, en effet, monsieur..; on me juge en ce mo-  
ment.

SAINT-AUBIN, du même ton.

Et vous trouvez le temps de faire des visites... Ceci  
est du dernier galant.

MIRABEAU.

Je croyais en avoir fini avec les interrogatoires?..

SAINT-AUBIN.

Je vous gêne... Oh! je vous cède la place... Pour  
rien au monde, je ne voudrais être indiscret...

SOPHIE.

Indiscret!..

SAINT-AUBIN.

Causez, causez tout à l'aise; c'est moi qui reviendrai  
vous dire si vous êtes encore mon hôte! (Près de la porte  
du fond.) Je saurai si elle est d'accord avec lui. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

MIRABEAU, SOPHIE.

MIRABEAU.

Pardonnez-moi, madame, mais quand je ne vous ai  
pas vue à l'audience, j'ai perdu la tête... Le président

me regardait avec un sourire indéfinissable... J'ai cru à une séquestration, à une violence, que sais-je?

SOPHIE, à part.

Allons! il faut en finir!

MIRABEAU.

Je suis accouru, et c'était pour trouver ce Saint-Aubin, qui a osé...

SOPHIE, tirant une lettre de sa poche. Très-calme.

Monsieur de Mirabeau, en me rendant le livre que je vous avais prêté, vous avez oublié cette lettre qui, bien qu'elle portât mon nom, ne pouvait m'être destinée.

MIRABEAU.

Ma lettre... vous me la rendez sans l'avoir même ouverte... dans un pareil moment.

SOPHIE.

Vous n'avez rien à me dire, et je n'ai rien à entendre. (Elle pose la lettre sur la table. Mirabeau reprend la lettre en silence. Sophie s'incline et sort.)

## SCÈNE VIII

MIRABEAU, s'asseyant à la droite de la table.

Ma lettre, ma pauvre lettre, où j'avais mis toute mon âme... elle ne m'aime pas, c'est lui qu'elle aime... (Il se lève, prend la lettre et passe à gauche.) Et je suis le prisonnier de mon rival!

## SCÈNE IX

MIRABEAU, GENSONNÉ.

GENSONNÉ, entrant rapidement.

Mirabeau! Mirabeau! (Il tombe essouffé sur une chaise au fond.) Ah! le voilà! j'étais bien sûr de le trouver ici... déserté l'audience au moment du combat!

MIRABEAU, anxieux.

Qu'est-il donc arrivé?

GENSONNÉ, descendant près de Mirabeau \*.

Ce qu'il est arrivé, c'est que Cicéron n'est qu'un vil procureur auprès de moi... J'ai plaidé comme un dieu... Je commençais... mal... Elle entre...

MIRABEAU, impatient.

Qui, elle?

GENSONNÉ.

Elle! la chanoinesse!.., elle entre, elle glisse sur son nuage comme une sibylle; — elle s'assied sur son petit trépied; — ses yeux de gazelle me soufflent l'inspiration... Il pousse des ailes à ma langue. J'ai le diable au corps et le feu dans la cervelle. Je fais sauter le masque de l'ami des hommes; j'arrache feuille à feuille la couronne de ce Tibère champêtre... Je montre la famille de l'avenir où le fils sera l'ami et le compagnon du père et non le forçat du blason et du majorat. Je fais pleurer les uns, rire les autres, j'électrise l'auditoire! Grands dieux! je réveille les juges.

MIRABEAU.

Mais enfin...

GENSONNÉ.

Le Parlement délibère en ce moment et je ne doute pas qu'il ne prononce ta mise en liberté.

MIRABEAU, passant à droite.

Libre!

GENSONNÉ.

L'arrêt va être rendu.

MIRABEAU.

Demain donc j'aurai quitté Pontarlier... mais avant de sortir, j'ai un dernier service à te demander.

GENSONNÉ.

Je suis à toi sans réserve.

\* Mirabeau, Gensonné.

MIRABEAU.

Gensonné, veux-tu être mon témoin ?

GENSONNÉ.

Tu te maries ?

MIRABEAU.

Je me bats...

GENSONNÉ.

Bonté du ciel !... le voilà qui recommence à la porte même de sa prison.

MIRABEAU.

Non, avant d'en sortir.

GENSONNÉ.

Que veux-tu dire ?

MIRABEAU.

C'est M. de Saint-Aubin qu'il faut que je tue.

GENSONNÉ.

Ton gouverneur ?

MIRABEAU.

Mon rival... un rival préféré...

GENSONNÉ.

Quand cela serait... De quel droit ?

MIRABEAU.

Du droit de ma jalousie.

GENSONNÉ,

Dans quel code est-il inscrit ? T'a-t-on donné une espérance ?

MIRABEAU.

Non !

GENSONNÉ.

Eh bien, alors — parce qu'à ta première œillade une femme ne répond pas : « Mais comment donc, monsieur, trop heureuse ! » parce qu'un petit amour bouffi ne vient pas t'apporter la clef de son alcôve sur un plateau d'argent ; — parce que cette dame a l'incroyable faiblesse d'en aimer un autre... Sang et massacre, tu veux afficher la femme, égorger l'homme ; qui sait ? les poursuivre peut-être même jusqu'à la cinquième génération.

MIRABEAU,

Je suis fou, c'est possible, mais j'aime.

GENSONNÉ.

Eh bien, moi aussi, j'aime; moi le plébéien, j'aime la princesse Franfreluche, comtesse du Chiffon, marquise des Paniers. — Eh! ne va pas croire que parce que c'est une poupée de cour, je l'en adore moins; ce sont ces coquettes-là qui vous égratignent le mieux le cœur à coups d'ongles... J'en souffre, j'en pleure de rage, mais je ne demande pas des fruits à un arbre qui ne peut porter des fleurs.

MIRABEAU.

Ton amour n'est qu'un clair de lune, le mien est une lave... il me consume et me dévore.—Ce n'est pas à sa beauté que je me suis laissé prendre; je suis plus épris de ses vertus que de ses charmes... Elle a été la lumière de ma captivité, l'étoile de mes mauvais jours; moi seul, peut-être, sais ce que renferme cette âme formée des mains de la nature dans un moment de magnificence... Et je la céderais à un autre... Jamais! (Il passe à gauche.)

GENSONNÉ.

Mais tu veux donc pourrir sur la paille des prisons, comme une nêfle.

MIRABEAU.

C'est là le dernier de mes soucis.

GENSONNÉ.

Et moi qui viens de plaider que c'était un des sept sages de la Grèce.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, SAINT-AUBIN par le fond,  
SOPHIE par une porte latérale.

LA CHANOINESSE, criant dès la coulisse.

C'est indigne... (Elle entre.) C'est une indignité révoltante.

GENSONNÉ.

Que se passe-t-il?

LA CHANOINESSE, à Mirabeau.

Mon cousin, vous avez perdu votre procès.

MIRABEAU.

Perdu !

SOPHIE.

Perdu !

LA CHANOINESSE, allant à Gensonné.

Ah ! j'avais bien raison de ne point croire aux avocats.  
(Elle remonte à la cheminée.)

GENSONNÉ.

Vous vous trompez ; ce n'est pas possible après ma plaidoirie.

SAINT-AUBIN.

C'est exact ! Nous sortons de l'audience.

MIRABEAU, à part.

C'est l'abîme qui se rouvre...

SOPHIE, à part.

Comme il a l'air malheureux !

GENSONNÉ.

Quand j'ai quitté le Parlement, tous les juges étaient pour nous ! — Qui l'a donc fait condamner ?

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT \*.

LE PRÉSIDENT.

Lui-même.

TOUS.

Comment ?

LE PRÉSIDENT.

Vous faites des dettes, monsieur le comte ?

---

\* Mirabeau, Saint-Aubin, le président, Sophie, la chanoinesse, Gensonné.

GENSONNÉ.

Des dettes en prison?...

LE PRÉSIDENT.

Et vous laissez traîner les mémoires, ce n'est pas adroit.

MIRABEAU.

Je ne comprends pas...

LE PRÉSIDENT.

M. de Mirabeau a trouvé le secret de parfumer ses loisirs, il donne des fleurs.

SOPHIE, à part.

Grands dieux!

LE PRÉSIDENT.

Des écrans..., des petits paniers...

SAINT-AUBIN, à part.

Je suis joué!

SOPHIE, à part.

Je suis perdue!

MIRABEAU, à part.

Il sait tout!

LE PRÉSIDENT.

Des Sentiments!

LA CHANOINESSE, à Gensonné qui est près de la table.

Cachez le panier.

GENSONNÉ.

Je comprends! (Il prend le panier et le met dans sa poche.)

LE PRÉSIDENT.

Au dernier moment, un fournisseur indiscret vous a trahi, et ces riens ont fait pencher la balance.

MIRABEAU.

Monsieur le président...

LE PRÉSIDENT.

Oh! rassurez-vous... la facture n'a révélé que la dette... Je ne connais pas la dame...

SAINT-AUBIN, à part.

Je la connais, moi!...

LE PRÉSIDENT.

Distraction de votre âge, du reste... Je suis navré du jugement; mais ce qui adoucit nos regrets, c'est de vous rendre aux mains de notre ami Saint-Aubin...

SOPHIE, à part.

Ah! je devine tout!

LE PRÉSIDENT.

Il se fait tard... L'audience a été fatigante. Vous excuserez un vieillard... Je vous laisse (ensemble...  
(Il sort.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LE PRÉSIDENT.

Mirabeau, tout entier à sa douleur, est à gauche; Saint-Aubin, au-dessus de lui, lance des regards sur Mirabeau et sur Sophie, qui est restée immobile depuis la sortie du président. Un grand temps.

GENSONNÉ, à part.

Ça sent le fagot, ça! (L'heure sonne.)

SAINT-AUBIN, passant derrière Sophie, regardant la pendule et descendant en scène. — Sèchement.

Neuf heures!... Monsieur de Mirabeau, rentrez dans votre prison... (Mouvement général.)

MIRABEAU.

Vous dites...

SAINT-AUBIN.

Vous ne comprenez pas...

MIRABEAU.

J'ignorais que les gouverneurs fissent eux-mêmes office de porte-clefs.

SAINT-AUBIN.

Lorsque les gouverneurs s'adressent à des enfants rebelles, ils les châtient...

MIRABEAU.

Je vous croyais une épée et non un fouet au côté.



LA CHANOINESSE.

Gabriel... (Mouvement de colère de Saint-Aubin.)

SOPHIE, se levant.

Monsieur de Saint-Aubin, vous êtes ici chez moi!...

SAINT-AUBIN, très-hautain.

Pardon, madame, ceci est affaire d'État, et le roi que je représente est partout chez lui, même chez vous...

MIRABEAU.

La raison d'État est un bien commode refuge pour les gens... prudents.

GENSONNÉ.

Bien touché...

SAINT-AUBIN.

C'est assez, rentrez!

SOPHIE, à Mirabeau qui hésite.

A demain! (Mouvement de joie de Mirabeau qui s'incline devant Sophie.)

SAINT-AUBIN.

Non, pas à demain... Faites-lui vos adieux, madame, monsieur ne sortira plus... (Mouvement général)

SOPHIE, à part.

Ne plus le revoir!

MIRABEAU.

Monsieur de Saint-Aubin, vous montez en grade, vous passez bourreau...

SAINT-AUBIN.

Insolent! (Geste de Mirabeau pour le souffleter. Mouvement général.)

MIRABEAU.

Misérable!

SOPHIE, à Mirabeau qui fait un mouvement de colère.

Pour moi!

MIRABEAU, regarde un instant Saint-Aubin, et voyant Sophie le suppliant, s'arrête net et va prendre son chapeau.

Rendez grâces au roi que je respecte en vous plus que vous ne le respectez vous-même! (A Sophie.) Adieu, madame, adieu pour jamais! (Il remonte.)

SOPHIE, avec douleur.

Pour jamais ! (Elle passe à gauche. Au moment où Mirabeau arrive à la porte du fond. Très-émue.) Monsieur de Mirabeau, (Geste de Mirabeau qui s'arrête), n'avez-vous pas à me remettre une lettre...

MIRABEAU, il descend rapidement vers madame de Monnier.

Ah ! madame ! vous êtes un ange ! (Il s'incline, remet la lettre à Sophie qui la prend en tremblant, se relève, regarde en face Saint Aubin furieux, met son chapeau sur la tête et sort d'un air dégagé.)

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins MIRABEAU.

A peine est-il parti que Gensonné, que la chanoinesse a voulu apaiser, s'avance vers Saint-Aubin. — La chanoinesse va à Sophie \*.

GENSONNÉ.

Monsieur, moi je ne suis ni prisonnier d'État, ni enfant qu'on châtie... vous êtes un lâche !

SAINT-AUBIN, souriant.

Ah ! ah ! vous voudriez me tuer, monsieur Gensonné, mais je tiens à garder mon prisonnier moi-même... Je vous salue. (Il passe près de Sophie et de la chanoinesse, salue et sort.)

### SCÈNE XIV

SOPHIE, LA CHANOINESSE, GENSONNÉ \*\*.

LA CHANOINESSE, à Gensonné.

Monsieur Gensonné, ce que vous avez fait là est d'un gentilhomme.

\* Sophie, la chanoinesse, Saint-Aubin, Gensonné.

\*\* Sophie, la chanoinesse, Gensonné.

GENSONNÉ.

Le peuple fait son éducation, parfois.

SOPHIE, se levant.

Il est perdu, je connais Saint-Aubin, il sera implacable ! Moi, je ne puis rien pour lui, je suis enfermée ici. Il faut que vous le sauviez.

LA CHANOINESSE.

Compte sur nous.

GANSONNÉ.

Je vous jure que nous le tirerons de là, madame !  
(A la chanoinesse.) Venez, madame, nous n'avons pas un instant à perdre... (Ils sortent.)

## SCÈNE XV

SOPHIE, puis DE MONNIER.

SOPHIE, montrant la lettre \*.

Et voilà tout ce qui me reste de lui ! (Elle s'assied à gauche de la table et décachète la lettre.) « Mirabeau à Sophie. (Après une pause.) Je marchais dans la nuit, je vous ai vue et le jour s'est levé. » (Peu à peu elle tombe dans une mélancolie profonde et laisse échapper la lettre.) Ah ! je sais seulement maintenant tout ce que je perds !... (La porte de gauche s'ouvre, de Monnier paraît, s'avance sans bruit et ramasse la lettre que Sophie a laissé tomber sur la table.)

DE MONNIER, la lui présentant sans la lui rendre, ironiquement.

Vous laissez tomber quelque chose, madame.

SOPHIE, se levant avec un cri.

Mon mari !

DE MONNIER.

Ce petit papier a pourtant son importance.

SOPHIE.

Lisez-le donc, monsieur, et vous verrez que je ne suis coupable que de l'avoir reçu.

---

\* De Monnier, Sophie.

DE MONNIER.

Oh! je suis édifié... J'ai suivi toutes les phases de cet aimable roman... Je vous surveillais... (Il passe à droite.)

SOPHIE.

J'avais bien deviné... Tout ce qui s'est passé aujourd'hui est votre œuvre. C'est vous qui avez poussé ces deux hommes l'un contre l'autre.

DE MONNIER, très-calme.

Quand on a soixante-dix ans et une femme comme vous, on se défend comme on peut...

SOPHIE.

Ce n'est point ainsi, monsieur, que l'on gagne la tendresse d'une épouse. Jusqu'à ce jour, avez-vous eu jamais un reproche à me faire?

DE MONNIER.

Il ne s'agit point du passé.

SOPHIE.

Vous seul savez tout ce que j'ai souffert sans me plaindre... Voyons, monsieur, soyez généreux : brûlez cette lettre, et je vous jure que Sophie de Monnier vous payera largement l'intérêt de votre confiance.

DE MONNIER, très-calme.

Au criminel, on ne brûle pas les pièces de conviction! M. de Saint-Aubin me répond de M. de Mirabeau, cette lettre me répond de vous.

SOPHIE.

⌋ Quel usage voulez-vous donc en faire?

DE MONNIER, avec une cruauté tranquille.

C'est mon secret et mon arme. La liberté est une mauvaise chose. Vous avez eu nombre de fantaisies depuis quelques mois, il faut rentrer dans la règle... ou sinon... (Montrant la lettre.) Songez-y! (Il se dirige vers la porte.)

SOPHIE, avec un mouvement d'indignation.

Monsieur de Monnier... (Se calmant avec effort.) Tenez, je vous en prie, je vous en supplie, pour vous comme

pour moi, soyez clément. Encore une fois... brûlez cette lettre...

DE MONNIER.

La nuit porte conseil... A demain, madame. (Il sort.)

## SCENE XVI

SOPHIE seule, puis MIRABEAU.

SOPHIE.

Je suis à sa merci... mon existence ne va plus être qu'une inquisition et qu'une torture... Vivre dans cette maison, courbée devant cet homme, éternellement lapidée par cette lettre... Quel avenir!

MIRABEAU, entrant\*.

Sophie!

SOPHIE.

Vous... vous ici... après ce qui s'est passé... au risque d'être suivi... rencontré... vous chez moi... à cette heure.

MIRABEAU.

Ne craignez rien... j'ai passé à travers tous les périls, tous les obstacles... personne ne m'a vu... Tout dort dans cette maison... nous sommes seuls, bien seuls...

SOPHIE.

Qui vous amène?

MIRABEAU.

Vous-même!

SOPHIE.

Moi...

MIRABEAU.

Vous qui m'avez tendu la main, vous qui m'avez relevé d'un geste devant l'homme qui m'accablait.

SOPHIE, découragée.

Ah! cette lettre...

\* Mirabeau, Sophie.

MIRABEAU.

Cette lettre, c'est l'aveu qui échappe enfin à votre âme!

SOPHIE.

Vous vous êtes mépris... Si mon cœur s'est ému, c'est de votre infortune, la main que je vous ai tendue est celle d'une amie, rien de plus!

MIRABEAU.

Vous cherchez en vain à vous tromper... vous m'aimez...

SOPHIE.

Je ne vous aime pas!

MIRABEAU, lui prenant la main.

Vous m'aimez! vos yeux vous ont trahie tout à l'heure... Tout vous accuse jusqu'à vos résistances... J'en atteste ces témoins qui vous entourent.... Ces fleurs qui vous viennent de moi, ce salon où nous avons si souvent veillé l'un près de l'autre, ces livres que nous avons tant de fois lus ensemble.

SOPHIE tombe sur une chaise près du petit guéridon.

Assez!

MIRABEAU.

Vous avez fait de ma vie un paradis, de ma misère une richesse. Je n'avais, avant de vous connaître, une âme que pour la douleur, vous m'en avez donné une pour la félicité... (Il se met à genoux.) Vous m'aimez... osez dire le contraire...

SOPHIE.

Eh bien! c'est vrai, monsieur de Mirabeau. Oui, je vous aime!

MIRABEAU.

Ah!

SOPHIE.

Je vous aime du jour où je vous ai vu, dès votre première parole, qui a presque été une insulte; dès votre premier regard, qui a presque été une menace... Vous m'avez terrassée, envahie comme la foudre, sans le vou-

loir, sans le savoir. Vous êtes devenu le grand, l'unique intérêt de ma vie. J'ai demandé secours à tout... Devoir, vertu, amitié, prière, remords... rien n'a répondu... Je n'ai vécu que pour vous, que par vous, près de vous. Heureuse, à quel prix ? Moi aussi, je n'avais eu une âme que pour la douleur, vous m'en avez donné une pour le martyre. Oui, je vous aime, et voilà comment je vous aime !

MIRABEAU.

Sophie... Sophie ! C'est de cette heure que je commence à vivre.

SOPHIE, se levant.

Oh ! ne triomphez pas de cet aveu ! C'est la première et la dernière fois que vous l'entendez de ma bouche... Tout nous sépare... Je ne suis pas libre, vous êtes proscrit. Vous ne pouvez rester ni dans cette ville, ni même en France. M. de Saint-Aubin vous haït., M. de Monnier sait tout !..

MIRABEAU.

Il sait tout... et vous...

SOPHIE.

Il s'agit bien de moi... Profitez des quelques instants dérobés à leur surveillance... la route est libre encore, partez...

MIRABEAU.

Vous laisser aux mains de ces deux hommes, jamais !

SOPHIE.

Ce n'est pas à vous de me défendre... partez...

MIRABEAU.

Ne plus vous voir, mais vous n'avez donc pas senti à quel point je vous adore... vous êtes l'existence elle-même pour moi... Dussé-je n'entrevoir que la fumée de votre toit à travers les grilles de mon cachot, j'aime mieux rester.

SOPHIE.

Mais c'est impossible !.. Il y va de la captivité... de la mort peut-être... et je ne veux pas que vous mouriez.

MIRABEAU.

Eh bien ! ma vie est entre vos mains

SOPHIE.

Parlez.

MIRABEAU.

Fuyons ensemble.

SOPHIE.

Vous êtes fou !

MIRABEAU.

Oh ! vous ne m'aimez pas !

SOPHIE.

Je ne l'aime pas !..

MIRABEAU.

Eh bien .. venez...

SOPHIE.

A chacun son devoir... Ma part à moi, c'est l'abnégation et l'exemple ; d'autres destinées vous attendent. Que suis-je sur votre chemin ? une ombre qui passe. Oubliez-moi !

MIRABEAU.

Non, Sophie ! L'amour fait et défait les hommes. Vous êtes mon cœur et mon cerveau à la fois. Si vous m'abandonnez, je tombe... Si vous me suivez, je m'élève. Venez...

SOPHIE,

Chut ! (Bruit de coulisses. Avec effroi.) Quelqu'un ! (Bruit de serrure.) On a fermé cette porte... (Bruit de serrure à la porte du fond.) Et celle-ci...

VOIX DU PRÉSIDENT.

Par ici, monsieur de Saint-Aubin.

SOPHIE.

Mon mari... (Elle court à la porte de M. de Monnier et la ferme. Nous sommes perdus ! (La fenêtre s'ouvre violemment.)



GENSONNÉ, sautant en scène.

J'arrive à temps...

TOUS DEUX.

Gensonné!

GENSONNÉ.

Par ici... des chevaux t'attendent!.. Pars!... (On frappe à coups redoublés à la porte. Gensonné y court.)

MIRABEAU, à Sophie qui le supplie.

Je ne partirai pas!

SOPHIE.

Grâce! (On frappe avec plus de violence.)

MIRABEAU.

Je ne partirai pas!

DE MONNIER, au dehors.

Enfermé. Sophie!

SOPHIE.

Grâce!

MIRABEAU.

Je ne partirai pas seul!

DE MONNIER, au dehors.

Sophie!

SAINT-AUBIN, au dehors.

Au nom du roi!

GENSONNÉ.

La porte va céder!

MIRABEAU.

Je ne partirai pas seul!

SOPHIE.

Eh! bien, donc... perdons-nous ensemble!

MIRABEAU.

Ah!.. (Il va pour l'emmener, Sophie s'arrête, puis arrache violemment ses bijoux et les jette sur la table.)

GENSONNÉ, à la porte où l'on ne cesse de frapper.

Partez donc!

MIRABEAU , emmenant Sophie.

Ah ! je t'adore ! (Ils disparaissent par la fenêtre que Gensonné referme vivement. La porte cède. Paraissent Saint-Aubin et de Monnier qui regardent de tousj côtés.)

## SCÈNE XVII

GENSONNÉ, SAINT-AUBIN, LE PRÉSIDENT.

GENSONNÉ, au public.

Trop tard !

FIN DU DEUXIÈME ACTR.

---

## TROISIÈME ACTE

Un appartement très-simple en Hollande. Porte au fond. portes latérales; une grande fenêtre vitrée, peu de meubles. A gauche une table, trois chaises. A la porte du fond, console de chaque côté.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SOPHIE, MIRABEAU.

Au lever du rideau, Sophie met le couvert sur une petite table. Mirabeau entre à pas de loup, retire son manteau et son chapeau, et vient lui saisir la main.

MIRABEAU \*.

Ah! Sophie! ce sont ces petites mains de grande dame qui essuient les assiettes ; le parlement de Franche-Comté faisant le ménage en Hollande.

SOPHIE.

Il m'est doux d'être votre servante, mon seigneur et maître.

MIRABEAU.

Chère Sophie! tant de privations...

SOPHIE.

Je n'ai jamais été si joyeuse et si légère que depuis que nous sommes réfugiés dans cette maisonnette d'Amsterdam, si riche que depuis que nous sommes pauvres.

---

\* Sophie, Mirabeau.

MIRABEAU.

O amour, mirage éternel qui illumine même l'exil et fait du bonheur avec la misère. Es-tu heureuse?

SOPHIE, avec tendresse.

Oui.

MIRABEAU, l'embrassant.

Alors tout est bien.

SOPHIE, regardant Mirabeau qui retire son épée.

Ce costume... Vous étiez donc sorti ?

MIRABEAU, embarrassé.

Oh ! un instant seulement !

SOPHIE.

Quelle imprudence ! vous pouviez être découvert, reconnu ; souvenez-vous toujours qu'il y a un arrêt d'extradition suspendu sur votre tête. Songez qu'un excès de précautions seulement peut vous soustraire à ce Brugnères que votre père et mon mari ont attaché comme un démon à vos pas, ce Brugnères dont il me semble toujours sentir l'invisible présence autour de nous.

MIRABEAU, s'asseyant à droite, Sophie auprès de lui.

Enfant !.. Depuis notre arrivée à Amsterdam, depuis six mois, il a perdu nos traces. Et du reste, on ne me connaît ici que sous le nom de Saint-Mathieu, la Hollande est un pays protecteur, et, pour qu'on pût m'arrêter, il faudrait presque me dénoncer moi-même.

SOPHIE.

Je le sais... mais croyez-moi, Gabriel, quand on a réussi à dérober un petit rayon de bonheur, il faut veiller sur son trésor.

MIRABEAU.

Que veux-tu ? le hibou avait envie de voir le jour, j'étouffais, j'avais travaillé une partie de la nuit.

SOPHIE.

Et quel travail ! pauvre Gabriel ! copier pour vivre comme un mercenaire, les manuscrits des autres.

MIRABEAU.

Bon... bon... un jour viendra où les autres copieront les miens... et cela commence déjà... Je viens de voir mes œuvres pillées effrontément.

SOPHIE.

Comment cela ?

MIRABEAU.

Allons, je suis pris... l'enfant a menti. Sophie, ce n'est point pour voir le jour que je suis sorti, un ex-prisonnier des donjons d'État est habitué à vivre comme les lézards, dans les pierres fermées... Je voulais... (Il hésite.)

SOPHIE.

Vous vouliez ?

MIRABEAU.

Lire les gazettes... lire les journaux de France... l'absence de nouvelles m'étranglait ; mon atmosphère à moi, mon air vital... ce sont les événements, les mouvements du siècle, les luttes des hommes et des opinions, mes poumons se gonflent au souffle des polémiques... j'ai lu, j'ai respiré, me voilà bien. (Il respire.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, GENSONNÉ \* entrant de droite.

GENSONNÉ, un plat à la main \*.

Madame et monsieur sont servis.

MIRABEAU, allant à lui galment.

Ah ! voilà M. Gensonné, avocat au parlement de Bordeaux, notre cuisinier.

---

\* Gensonné, Sophie, Mirabeau.

GENSONNÉ.

Et j'en suis fier... la cuisine est un art libéral et essentiellement français.

SOPHIE.

Alors, vous êtes un cuisinier singulièrement patriote, car depuis ce matin vous n'êtes pas sorti de vos fourneaux.

GENSONNÉ.

Je vous ménageais une surprise. (Montrant le plat.) Sentez moi cela.

MIRABEAU.

Singulier parfum!

GENSONNÉ, remontant poser le plat sur la table. — Mirabeau est allé s'installer à gauche de la table. — Sophie au milieu et Gensonné à droite. — Sophie commence à les servir.

Le parfum de la patrie absente... Ce matin, en faisant mon marché, j'ai cueilli sur la place d'Amsterdam de véritables cèpes... le cèpe bordelais.

MIRABEAU, à qui on a passé le plat.

Mais ça sent l'...

GENSONNÉ.

Chut! *cap de Diou*! on se croirait sur les bords de la Gironde! (Il se met à manger avec empressement.)

SOPHIE.

Oui, oui; mais permettez... il me semble que notre cuisinier s'est lancé dans des dépenses exorbitantes ce matin...

MIRABEAU.

C'est vrai. Ce Gensonné est ruineux avec ses menus de Sardanapale.

GENSONNÉ.

Ruineux! moi! Voilà bien l'ingratitude des amoureux... Le lendemain de votre départ de Pontarlier, j'apprends que tous les limiers du royaume sont à vos trousses... Je cours après vous pour vous avertir, je vous rejoins en Suisse. . sur un glacier. . où vous relisiez ensemble la *Nouvelle Héloïse*... Il n'était que temps... Brugnères et sa meute étaient déjà au bas de la mon-

tagne... Nous commençons alors une course olympique; il n'y a pas d'Alpes pour nous... nous vivons d'herbes, nous buvons l'onde pure, mais glacée, des cascades. Plus de repos, plus de sommeil... Brugnières, toujours Brugnières! et lorsque pour oublier cette horrible promenade de trois cents lieues je cherche une distraction innocente et patriotique, on me reproche mes champignons.

SOPHIE retire les assiettes et les place devant.

C'est convenu... vous êtes le meilleur des hommes, mais le plus indiscret des estomacs. (Elle va pour porter les assiettes sur la console à gauche.)

GENSONNÉ, se levant et prenant les assiettes qu'il dépose sur une console, puis il redescend avec une assiette chargée de fruits, qu'il pose sur la table.

Permettez... je n'ai pas comme vous des ramages de colombe pour me rendre le jeûne facile; mes amours à moi où sont-elles? La chanoinesse est retournée coquer à Versailles... Elle monte dans les carrosses du roi, tandis que je trotte à pied, courir le cachet dans les rues d'Amsterdam... Ingrats, trois fois ingrats! Moi qui me suis improvisé le Vatel de l'exil; moi qui leur compose des festins avec des riens... avec des ombres... Ah! c'est à se passer sa broche au travers le corps.

MIRABEAU.

Mon bon Gensonné, calmez-vous et mangez...

GENSONNÉ.

J'exige des excuses.

SOPHIE.

Vous en aurez. Voulez-vous des fruits?

GENSONNÉ, en prenant.

Non... je veux de l'argent pour le dîner.

MIRABEAU.

Encore?

SOPHIE.

Comment, vous n'avez plus d'argent?

GENSONNÉ.

Je m'attendais à ce cri. Voilà le trésorier qui s'insurge.  
 SOPHIE, se levant et allant à une petite boîte posée sur la console à droite, qu'elle ouvre et montre.

Ce n'est point le trésorier, c'est la caisse.

GENSONNÉ.

Comment, la caisse ?

MIRABEAU, tirant une pièce.

Un florin.

GENSONNÉ.

Quarante-trois sols parisis.

MIRABEAU.

Voilà tout ce qui reste de nos économies.

SOPHIE, allant reporter la petite boîte.

Des économies de deux hommes comme Gensonné et Mirabeau.

GENSONNÉ, se levant.

Nous avons pourtant bien peiné cette semaine.

MIRABEAU.

Pauvre Sophie, quelle existence !

SOPHIE, retirant peu à peu ce qu'il y a sur la table.

N'allons-nous pas nous attrister, par exemple ?.. Ne pouvons-nous obtenir une avance sur nos leçons ?

GENSONNÉ, descendant à droite.

Mon élève est bien pingre. Figurez-vous qu'il vient de me rogner (Mouvement de Sophie et de Mirabeau), je vous l'avais caché par amour-propre ! Les Hollandais sont des gens d'ordre... Ils tiennent des comptes depuis Mathusalem... Le mien a découvert dans ses livres de dépenses qu'un de ses ancêtres avait appris le français, du temps de François I<sup>er</sup>, à un florin la leçon. Il m'a mis à ce régime, mais je lui en donne pour son argent.

MIRABEAU.

Comment ?

GENSONNÉ.

Je lui apprends l'idiome de François I<sup>er</sup>, le français



de Rabelais, une langue grasse... et accentuée... J'attends à Paris mon Pantagruel batave. (Rire général.)

MIRABEAU se lève.

C'est donc moi qui sauverai la communauté.

GENSONNÉ.

Toi ?.. Révèle-nous ce mystère.

MIRABEAU.

Une nouvelle ère se prépare... l'âge d'or.

GENSONNÉ.

Je me contenterais de l'âge d'argent.

MIRABEAU, passant devant Sophie.

J'attends ici, ce matin même, maître Changuyon.

GENSONNÉ.

Le célèbre éditeur... Tu as su apprivoiser un éditeur... O homme véritablement grand !

MIRABEAU.

C'est Sophie qui a fait cette merveille !

SOPHIE.

Il est père de la jeune fille à qui je donne des leçons d'italien.

GENSONNÉ.

Et il va venir ?

SOPHIE.

D'une seconde à l'autre.

GENSONNÉ, regardant d'un air dédaigneux autour de lui.

Ici... diable ! diable !

MIRABEAU.

Qu'est-ce qu'il a ?

GENSONNÉ.

Le logis va lui fournir une pauvre idée de ta prose.

MIRABEAU.

Qu'entends-tu par là ?

GENSONNÉ.

Souviens-toi de cet axiome. on ne donne jamais quelque chose qu'aux gens qui paraissent n'avoir besoin de rien.

MIRABEAU.

Après ?

GENSONNÉ.

Si nous nous donnions un petit air opulent.

SOPHIE.

Par quel moyen ?

GENSONNÉ.

Attendez... J'ai mon idée... (Il sort à gauche en courant.)

SOPHIE, souriant.

Quel fou !

MIRABEAU.

Les fous d'aujourd'hui, Sophie, seront les sages de demain.

GENSONNÉ, rentrant avec un fauteuil, une pipe entre les dents, un brasero et une bouteille.

Aidez-moi donc ? (Ils courent à lui.)

SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est tout cet attirail ? (Elle le débarrasse du brasero qu'elle pose sur la table. Mirabeau a pris le fauteuil et le place au milieu de la scène, Gensonné pose la pipe sur la table ainsi que la bouteille.)

GENSONNÉ.

Un fauteuil pour asseoir Crésus, un brasero pour allumer sa pipe ; les Hollandais, ça fume beaucoup, ça fume toujours ; du vin des Canaries pour l'attendrir ; les Hollandais, ça boit beaucoup, ça boit toujours !

SOPHIE.

C'est notre dernière bouteille... Offrons-la en libation à la Fortune.

GENSONNÉ.

Soit ! (Il verse du vin dans les trois verres. Devant son verre.) A l'avenir !

SOPHIE, même jeu.

A l'espérance !

MIRABEAU, de même.

Aux dieux inconnus ! (On sonne.) On sonne !

GENSONNÉ.

C'est lui! (Mettant la main sur son cœur.) Je suis ému!... je vais ouvrir... (Il sort.)

SOPHIE.

Du courage, Gabriel, et surtout pas trop de modestie. (Elle sort.)

GENSONNÉ, une serviette sous le bras, réapparaissant devant Changuyon à qui il fait d'énormes saluts.

Entrez, monsieur, entrez donc... (Il le débarrasse de son chapeau qu'il pose au fond.)

## SCÈNE III

MIRABEAU, GENSONNÉ, CHANGUYON \*.

CHANGUYON, à Gensonné.

C'est à M. de Saint-Mathieu que j'ai l'honneur de parler?

GENSONNÉ.

Trop d'honneur, monsieur. Je ne suis que la plume et voici la pensée, la tête et la main.

CHANGUYON.

Ah! très-bien.

GENSONNÉ, très-empressé, lui présente le fauteuil.

Soyez-vous... monsieur... soyez-vous donc. (Il va pour s'asseoir. Il invite Mirabeau à en faire autant.)

MIRABEAU, à Changuyon.

Ne faites pas attention... c'est mon secrétaire. (A Gensonné.) Soyez-vous. (D'un ton impératif.) Soyez-vous donc!

CHANGUYON, assis dans le fauteuil, Mirabeau à sa gauche, Gensonné à sa droite.

Ma fille m'a dit, monsieur, que vous composiez de petits ouvrages.

MIRABEAU.

Petits ou grands, au choix. (Il prend le brasero et la pipe, la remet à Changuyon, puis lui présente le brasero.)

---

\* Mirabeau, Changuyon, Gensonné.

GENSONNÉ.

Nous sommes comme les bimbolotiers, nous tenons tout ce qui concerne notre état.

MIRABEAU, à Changuyon qui ne peut allumer sa pipe.

Ça ne prend pas.

GENSONNÉ.

Ça prendra, monsieur.

CHANGUYON.

C'est pris. (Il rit.)

MIRABEAU, à Gensonné.

Les manuscrits..

GENSONNÉ.

M. de Saint-Mathieu demande?

MIRABEAU.

Les manuscrits...

GENSONNÉ,

Ah! très-bien. (Il monte chercher un guéridon où se trouve une pile de manuscrits qu'il pose devant Changuyon.)

MIRABEAU.

Permettez-nous donc de vous soumettre quelques manuscrits.

CHANGUYON.

Mais...

GENSONNÉ, tirant tour à tour des manuscrits.

Que peut-on vous offrir? un grain de latin... Voici une traduction de Tibulle... Nous avons fait chanter le moineau de Lesbie... Offrez-lui une cage dorée.

CHANGUYON.

Permettez...

MIRABEAU.

Des finances..., *la Guerre aux agioteurs...*, un bon titre.

GENSONNÉ.

Voilà..., voilà... (Changuyon refuse.) Non..., non... (Prenant un autre manuscrit) Aimez-vous la musique?... Cent pages sur Gluck et sur Mozart... O Mozart! divin chanteur!

CHANGUYON.

Un seul mot !

MIRABEAU.

De la politique... *Essai sur les lettres de cachet.*

GENSONNÉ.

Un roman... *l'Espion dévalisé...*

MIRABEAU.

Vous souriez.., nous vous tenons...

GENSONNÉ.

Faites-vous servir, parlez...

CHANGUYON . s'étalant bien dans le fauteuil et fumant tout en parlant.

Des manuscrits à lire. ; non non..., j'imprime, mais je ne lis jamais.

MIRABEAU.

Bah ! que faites-vous donc ?

CHANGUYON.

J'inspire !

GENSONNÉ.

Vous inspirez ?

MIRABEAU , à Changuyon.

Il inspire !

CHANGUYON.

Ce qu'il y a de moins important dans un livre , c'est l'auteur.

GENSONNÉ.

Naturellement.

CHANGUYON.

On ne manque jamais d'auteurs. Mon grand-père, a imprimé le premier ouvrage de M. Descartes... Depuis vingt ans, nous avons eu ici, M. Rousseau qui disait du mal de M. d'Alembert... M. d'Alembert...

GENSONNÉ.

Qui disait du mal de M. Rousseau.

CHANGUYON , riant.

Oui... M. Piron, qui était un bon vivant et nous

chansonait au dessert... Des auteurs, l'exil nous en achalande, tandis qu'on ne trouve pas toujours...

MIRABEAU, hochant la tête.

Un éditeur, j'en sais quelque chose.

CHANGUYON.

Non, l'idée marchande.

GENSONNÉ.

Marchande... Voilà une épithète que je ne connaissais pas encore à l'idée.

MIRABEAU.

L'idée! La déesse aux ailes d'or, disaient les Grecs.

CHANGUYON.

Précisément...; le tout est de savoir les lui couper.

GENSONNÉ.

Plumer l'idée! — Délicieux!

CHANGUYON.

Le public, cher monsieur, est pour les livres comme pour les épices ou le savon...; saisir les besoins de la place est le génie. C'est avec mon flair pour l'article à la mode que j'ai gagné trois tonnes d'or.

MIRABEAU.

Trois tonnes d'or!

CHANGUYON.

C'est moi qui ai inventé les éditions d'été et les éditions d'hiver.

GENSONNÉ.

Les livres des quatre saisons.

CHANGUYON, riant.

Oui. Je publie des ouvrages pour les femmes et des ouvrages pour les hommes, des ouvrages pour les beaux esprits... et...

GENSONNÉ.

Des ouvrages pour les imbéciles.

CHANGUYON, riant bruyamment.

Ce sont ceux qui se vendent le mieux.

MIRABEAU.

Et c'est un livre de cette dernière catégorie que vous allez daigner me commander?

CHANGUYON.

Oui... (Se reprenant.) Non, non : il s'agirait, sur certaines notes secrètes que je vous fournirais, de me rédiger un léger opusculé sur les débordements et les fastes de la galanterie française.

MIRABEAU.

Mais c'est un libelle contre mon pays que vous me proposez là, monsieur?

CHANGUYON.

De simples mémoires anecdotiques...; ça se fait tous les jours, du reste, et nous avons ici bon nombre d'étrangers qui ne vivent pas d'autre chose.

MIRABEAU.

Ils ont donc bien faim !

GENSONNE, se levant et faisant un geste à Mirabeau pour le contenir, (A part.) Ça se gâte. (Haut et descendant entre Changuyon et Mirabeau.)

Tu ne comprends donc pas la spéculation? Un pamphlet à l'usage des calomniateurs, des méchants et des coquins, on ne peut manquer d'acheteurs! (A Changuyon.) N'est-ce-pas, monsieur?

CHANGUYON.

Précisément. Nous ne connaissons que la vente.

GENSONNÉ.

L'argent n'a pas d'odeur.

CHANGUYON.

Voilà un grand mot! (Il presse la main à Gensonné. — Se retournant vers Mirabeau qui est passé à droite \*.) Vous acceptez?

MIRABEAU.

Je refuse. (Sur un geste de Gensonné.) Ce n'est pas mon genre.

CHANGUYON, fronçant le sourcil.

C'est dommage!

\* Gensonné, Changuyon, Mirabeau.

GENSONNÉ, avec empressement, lui versant à boire.

Vous plairait-il un doigt de ce vin des Canaries ?

CHANGUYON.

Volontiers ! (Il prend le verre, le goûte et fait claquer sa langue  
Excellent ! (Il lève le verre et regarde à travers la liqueur.) Excel-  
lent vin. C'est le genre badin qui vous conviendrait.

MIRABEAU.

Peut-être bien !

CHANGUYON.

Vous devriez me faire un petit ouvrage que vous  
écrieriez dans le goût de votre compatriote M. Louvet...

MIRABEAU.

Ah oui ! un petit ouvrage... avec des gravures.

GENSONNÉ.

Certainement avec des gravures.

CHANGUYON.

Cela va sans dire... Avez-vous lu son dernier livre ?

MIRABEAU.

Parfaitement... Je connais même les œuvres de  
M. Crébillon fils.

GENSONNÉ, riant.

Nous pourrions intituler ça le *Canapé*.

CHANGUYON.

Charmant, exquis !

GENSONNÉ, levant la bouteille sur la tête de Changuyon comme  
pour l'en frapper.

Vieux libertin !

CHANGUYON.

Ça vous va ?

MIRABEAU.

A merveille. Je ferai cela très-bien et pas cher.

CHANGUYON, avec satisfaction.

Pas cher ?

MIRABEAU.

Seulement j'y mettrai une petite condition.

CHANGUYON.

Laquelle ?



MIRABEAU.

Vous avez une fille, n'est-ce pas ?

CHANGUYON.

Certainement... mais pourquoi ?

MIRABEAU.

C'est une jeune personne pure, chaste, adorable, m'a-t-on dit ?

CHANGUYON.

La perle d'Amsterdam... Quel rapport avec la condition !

MIRABEAU.

Voici... c'est que votre fille corrigera les épreuves.

CHANGUYON, se levant furieux.

Monsieur !

GENSONNÉ.

Parfait... Édition des demoiselles !

MIRABEAU.

Je n'ai pas encore assez jeûné... Repassez dans trois mois, serviteur... (Il lui montre la porte.)

CHANGUYON.

Vous mourrez dans un grenier. (Il remonte. Gensonné lui donne son chapeau.)

MIRABEAU, riant.

Ah ! c'est bien là une menace de millionnaire.

CHANGUYON, redescendant vers Mirabeau.

Je me vengerai... et sous peu. (Il sort.)

GENSONNÉ, à la cantonade.

Mes compliments à mademoiselle votre fille !

(Changuyon reparait furieux ; il descend vers Mirabeau. Il ne peut proférer une parole ; de rage, il casse sa pipe et sort vivement.)

## SCENE IV

MIRABEAU, SOPHIE, GENSONNÉ.

Au moment où Changuyon vient de sortir, Sophie avance la tête par la porte gauche.

SOPHIE.

Eh bien \* ?

\* Gensonné, Sophie, Mirabeau.

MIRABEAU.

Rien !

GENSONNÉ, prenant la bouteille.

Et il a tout bu !

SOPHIE.

Que s'est-il passé ?

MIRABEAU.

Ne parlons pas de cela... par respect pour la nature humaine.

SOPHIE.

Mais alors, nous voilà sans ressources.... c'était notre dernier espoir.

GENSONNÉ.

Avec un florin jusqu'à la fin du mois, je ne réponds plus de mes sauces. (Sophie prend sa mante et son chapeau.)

MIRABEAU.

Vous sortez, Sophie ?

SOPHIE.

C'est l'heure de mes leçons... (A part.) Je saurai la vérité. (Elle sort rapidement par le fond.)

## SCÈNE V

GENSONNÉ, MIRABEAU \*.

GENSONNÉ.

Décidément, mon pauvre Gabriel, les Muses sont de maigres nourricières. Pégase doit manquer d'avoine.

MIRABEAU, s'asseyant près de la table.

Que ne suis-je gâcheur de plâtre ?

GENSONNÉ.

Quel découragement !

\* Gensonné, Mirabeau.

MIRABEAU.

C'est que les coups sont doubles pour moi... Dire que j'ai arraché cette femme à sa famille, à son foyer, à sa fortune... Pendant qu'elle manque de pain ici, on la traîne là-bas sur la claie de la loi.

GENSONNÉ.

Qu'as-tu donc appris ?

MIRABEAU.

Une excellente plaisanterie... Il y a trois jours, j'ai été décapité sur la place de Pontarlier.

GENSONNÉ.

- Décapité ?

MIRABEAU.

Par arrêt du bailliage de cette bonne ville, qui a bien voulu me condamner à mort, comme coupable de rapt et de séduction, et a ordonné que la sentence serait exécutée en effigie, sur un tableau. MM. de Monnier et de Saint-Anbin avaient loué des fenêtres.

GENSONNÉ.

Les infâmes !

MIRABEAU.

Point... point... Ce n'est pas là qu'est l'infamie... Je t'assure que le cou de taureau est encore solide sur ses épaules, mais voici où finit la farce et commence la tragédie. (Tirant un journal de sa poche.) Vois cette gazette qui va courant l'Europe... Elle annonce à tous que madame de Monnier, déchue de ses droits, est condamnée à être enfermée, sa vie durant, dans une maison de refuge, rasée et flétrie, comme les filles de la communauté. (Il lui donne le journal.)

GENSONNÉ, avec colère.

Sophie avec des femmes perdues !

MIRABEAU, reprenant le journal et le jetant au feu du brasero.

Brûle, brûle, papier impur, dont la vue même souillerait ses yeux... brûle comme j'espère brûler un jour tous les parchemins monstrueux, toutes ces chartes san-

glantes qui permettent de rendre de pareilles sentences... (On frappe.)

GENSONNÉ.

Entrez !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, BRUGNIÈRES en garçon de caisse avec une grosse sacoche \*.

MIRABEAU.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

GENSONNÉ.

C'est Plutus !

BRUGNIÈRES, grognon.

Plutus ! Non monsieur, Philippe. Je suis garçon de caisse de la Banque d'Amsterdam.

MIRABEAU.

Ce n'est pas pour nous, mon ami.

BRUGNIÈRES, qui a jeté un regard furtif sur Mirabeau.

(A part.) C'est bien lui, je ne m'étais pas trompé.

GENSONNÉ.

De la Banque ? Débarrassez-vous donc, je vous prie.  
(Il porte la main à sa sacoche.)

BRUGNIÈRES, reculant.

Mais, monsieur..,

MIRABEAU.

Que désirez-vous, mon ami ?

BRUGNIÈRES.

M. le comte de Mirabeau. (Mouvement de Mirabeau et de Gensonné. De Brugnières a surpris ce mouvement.)

GENSONNÉ, feignant de ne pas avoir entendu.

Hein !

---

\* Gensonné, Brugnières, Mirabeau.

BRUGNIÈRES.

M. le comte de Mirabeau !

MIRABRAU, calme.

Ce n'est pas ici.

BRUGNIÈRES.

Alors, excusez-moi, on m'a donné une fausse adresse à la Banque. Ça nous arrive quelquefois. Je remporte mon argent.

GENSONNÉ.

De l'argent... la manne dans le désert. (Allant à Brugnières.) Un moment !

MIRABEAU.

Que voulez-vous au comte de Mirabeau ?

BRUGNIÈRES.

Que vous importe, puisque ce n'est pas vous ?

GENSONNÉ, le retenant.

Il faudrait voir... il faudrait voir...

BRUGNIÈRES, se dégageant.

Je ne pense pas que vous ayez l'intention de toucher de force les cinquante louis que je lui apporte.

GENSONNÉ.

Cinquante louis !

MIRABEAU.

Cinquante louis ! cinquante bénédictions.

BRUGNIÈRES, s'en allant.

Serviteur !

GENSONNÉ, l'arrêtant.

Un instant, piano, piano petit galion, ne levez pas encore l'ancre.

BRUGNIÈRES.

Je suis pressé.

MIRABEAU.

Qu'est-ce qui envoie cet argent ?

BRUGNIÈRES.

Qu'est-ce que cela vous fait, que ce soit une bergère ou une chanoinesse... puisqu'il n'est pas pour vous?..

MIRABEAU.

Une chanoinesse ?...

GENSONNÉ.

La chanoinesse d'Essonne...

BRUGNIÈRES.

Vous la connaissez ?...

GENSONNÉ.

Si je la connais ?.. que trop ! Et c'est elle qui envoie cet argent ?

BRUGNIÈRES.

Certainement.

MIRABEAU.

Ah ! que cet argent nous tombe du ciel ou de l'enfer, il est le bienvenu !

GENSONNÉ.

Nous sommes le comte de Mirabeau !

BRUGNIÈRES.

Vous ?

MIRABEAU.

Non ; moi...

BRUGNIÈRES.

Allons donc !... vous le comte de Mirabeau, dans ce taudis...

MIRABEAU

Taudis !

GENSONNÉ.

Pas de dédain, parvenu !

BRUGNIÈRES.

Ce n'est pas le père Philippe, qui porte depuis trente ans la banque d'Amsterdam sur les épaules... qui se laisse piper par des jeunes gens comme vous... Voyons le fond du sac. (Montrant la bouteille.) C'est là la cave... elle est vide... (Regardant sur la table.) Et l'argenterie... où est-elle ? Elle est fondue ! (Il passe à droite.)

GENSONNÉ, le regardant.

Philippe fait l'inventaire.

BRUGNIÈRES, ouvrant l'armoire.

Pas de toile de Hollande, des toiles d'araignée.

MIRABEAU, l'arrêtant.

Allons, finissons.

BRUGNIÈRES, à part.

Je connais les êtres.

MIRABEAU.

Je suis le comte de Mirabeau, je vous l'ai dit.

BRUGNIÈRES.

Eh bien, donnez-m'en la preuve.

GENSONNÉ, riant.

Il lui faut la preuve !

MIRABEAU, prenant des parchemins dans sa poche.

La voici.

BRUGNIÈRES.

Voyons... (Il met ses lunettes.) Tout est en règle... (Saluant.)

Monsieur le comte, je suis à vos ordres... (Il lui remet ses parchemins.)

GENSONNÉ.

Alors, passons à la caisse...

BRUGNIÈRES,

Un instant... (Il ouvre son registre.)

MIRABEAU.

Quoi encore ?

BRUGNIÈRES, allant à la table.

Une simple formalité... (Cherchant la page.) Nom du cré-  
diteur.

GENSONNÉ.

D'Essonne... profession chanoinesse. (A Mirabeau.) Tout  
est en règle...

BRUGNIÈRES.

Si vous daignez signer là, monsieur le comte, à la  
colonne de l'envoi.

MIRABEAU, signant.

C'est fait.

BRUGNIÈRES, prenant le registre-

(A part.) Ah ! je le tiens !

MIRABEAU.

L'argent ?

BRUGNIÈRES, tirant un portefeuille de sa poche.

Voici une traite de cinquante louis, sur la banque d'Amsterdam.

MIRABEAU.

Ah ! vous ne payez pas en argent ?

BRUGNIÈRES.

Ce n'est pas l'usage pour les étrangers. (Il a remis son portefeuille dans sa poche et s'apprête à sortir.)

GENSONNÉ, piteusement, en regardant Brugnières s'éloigner.

Et à quelle heure peut-on passer à la caisse ?

BRUGNIÈRES.

De neuf heures à midi, monsieur.

GENSONNÉ.

Il est trois heures... Allons, nous souperons du florin solitaire.

BRUGNIÈRES, d'un certain air.

Au revoir, messieurs, car vous serez obligés de me passer par les mains... Demandez le père Philippe, je ne vous ferai pas attendre.

GENSONNÉ.

Au revoir, Plutus ! (Brugnières sort.)

## SCÈNE VII

GENSONNÉ, MIRABEAU \*.

Ils se regardent, puis partent d'un éclat de rire.

GENSONNÉ.

Qu'en dis-tu ?

MIRABEAU.

Je dis, Gensonné, que je commence à croire que la jeunesse, l'amour et le courage ont quelquefois la Providence dans leurs cartes.

---

\* Mirabeau, Gensonné.



GENSONNÉ.

Et quelle providence ! une providence blonde, rose et tendre. O chanoinesse... chanoinesse adorable... fée bienfaisante ; moi, faquin, qui vous accusais d'avoir dix pieds de Trianon par-dessus la mémoire et le cœur... Vous pensiez à vos paniers percés d'amis... (Envoyant des baisers en l'air.) Tenez... tenez... voilà mille, deux mille, dix mille baisers pour vos cinquante louis.

MIRABEAU.

De l'ellébore ! de l'ellébore !

GENSONNÉ.

De l'ellébore ! Mais cet argent, c'est trois mois de liberté, de travail, d'indépendance... Avec lui, nous pouvons reprendre nos œuvres interrompues, poursuivre notre tâche. Tu pourras enfin l'écrire sans jeûner, jusqu'à la dernière page, ce livre fameux qui doit foudroyer le despotisme en éclatant sur le monde gothique comme un coup de tonnerre. A l'ouvrage, Mirabeau, à l'ouvrage !

MIRABEAU.

A l'œuvre donc, tu as raison, Gensonné. (Tenant en main la traite.) Or maudit, métal corrompueur, fange cristallisée, tu tombes donc entre les mains de deux hommes qui t'emploieront à un noble usage. Ah ! tu vas être bien étonné en voyant qu'il peut s'échapper de tes veines d'autres rayons que des rayons d'infamie, de bassesse et de cupidité.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, SOPHIE \*.

SOPHIE, ouvre la porte précipitamment comme une personne poursuivie.

Ah ! personne... j'arrive à temps. (Mirabeau et Gensonné courent à elle et la font descendre près de la table, elle se laisse tomber sur une chaise.) Le cœur me bat... j'ai eu peur !

---

\* Mirabeau, Sophie, Gensonné.

GENSONNÉ, allant à Sophie.

Comme vous êtes pâle, Sophie !

MIRABEAU.

Que s'est-il passé ?

SOPHIE.

Je craignais d'arriver trop tard, nous sommes découverts.

MIRABEAU.

Encore.

GENSONNÉ.

Parlez... parlez vite...

SOPHIE.

Je sors de chez Changuyon; il est furieux contre vous, il a juré de se venger.

MIRABEAU.

N'est-ce que cela ?

SOPHIE.

Et il se venge !

LES DEUX HOMMES.

Comment ?

SOPHIE.

Je sortais de chez lui tout à l'heure.. un homme m'a croisée dans l'allée... c'était Brugnières.

MIRABEAU ET GENSONNÉ.

Brugnières !

SOPHIE.

Je me suis jetée dans l'ombre, il ne m'a pas vue... et je suis accourue.

MIRABEAU.

Brugnières en Hollande... ses limiers sont déjà sur nos traces.

GENSONNÉ.

Attends!.. Cet homme qui est venu tout à l'heure...

SOPHIE.

Il est venu quelqu'un?..

GENSONNÉ.

Ce garçon de caisse qui a tout vu, tout fouillé..., qui

t'a fait nommer, montrer tes parchemins, donner ta signature, c'est un de ses agents.

MIRABEAU.

C'est lui peut-être.

GENSONNÉ.

C'est lui !

SOPHIE.

Nous sommes perdus ! (Elle se lève. Un temps.)

GENSONNÉ.

Et moi qui croyais qu'on n'oubliait pas à Versailles...  
Ah ! chanoinesse ! chanoinesse !

SOPHIE.

Il n'y a pas de temps à perdre, il faut lui échapper...  
la mer nous reste, le port est plein de vaisseaux d'émigrants.

MIRABEAU, avec un cri de désespoir.

Encore s'expatrier !

SOPHIE.

Nous reviendrons.

MIRABEAU.

Qui sait...

GENSONNÉ.

Cette traite est l'amorce du poisson. Ne mordons pas, ne mordons pas.

MIRABEAU.

Et de l'argent ?

SOPHIE.

De l'argent, j'en apporte.

GENSONNÉ.

Vous ?

SOPHIE, montrant quelques pièces.

Bien peu, mais assez pour payer un coin sur quelque navire.

GENSONNÉ.

Il n'y a que les femmes pour ces découvertes-là ?

MIRABEAU.

D'où vous vient cet or ?

SOPHIE, avec un air embarrassé.

De mes leçons.

MIRABEAU.

Je les croyais toutes payées.

SOPHIE, même jeu.

C'est une avance.

MIRABEAU, qui la regarde avec attention.

De la fille de l'éditeur peut-être ?

SOPHIE, se troublant devant son regard.

Précisément.

MIRABEAU, avec douceur.

Tu mens.

SOPHIE, troublée.

Gabriel !

MIRABEAU, lui enlevant sa coiffe.

Tu as vendu tes cheveux.

SOPHIE, se jetant dans ses bras.

Pardonne-moi.

MIRABEAU, la pressant avec effusion.

Te pardonner... chère âme, te pardonner d'avoir fait marchandise de cette merveilleuse parure. Ah ! tu ne m'avais jusqu'ici sacrifié que ton cœur, tu viens de me sacrifier ta beauté.

SOPHIE, lui tendant la main.

Eh bien ! tu m'aimeras laide.

GENSONNÉ, s'essuyant les yeux.

La chanoinesse ne me sacrifierait pas seulement un faux chignon.

SOPHIE, lui remettant la bourse.

Allons..., allons... Gensonné, courez au port... Gabriel, allez tout préparer dans votre chambre, moi je vais rassembler ici le peu qui nous reste.

GENSONNÉ.

La fortune de César, ce ne sera pas lourd.

MIRABEAU.

Pourvu que la barque ne sombre pas, qu'importe ! Ils sortent tous deux, l'un par le fond, l'autre par une porte latérale, à gauche.)

## SCÈNE IX

SOPHIE, puis BRUGNIÈRES.

Musique à l'orchestre. Sophie range. Elle ouvre un meuble et commence un paquet. Elle va à la grande armoire et va pour l'ouvrir.

SOPHIE, à Brugnères, qui en sort.

Vous ici ?

BRUGNIÈRES, s'inclinant.

Oui, moi, dans cette armoire. La maison voisine est à moi, et cela vous explique l'inusité de mon entrée. (Sophie regarde autour d'elle, court à la porte de la chambre de Mirabeau, en retire la clef, et se place devant comme pour en défendre le passage.) \*

BRUGNIÈRES.

Calmez-vous, de grâce, vous connaissez ma devise : ni bruit, ni scandale, ni violence. (Il s'assied.) Je ne suis pas pressé d'ailleurs d'arrêter M. de Mirabeau, je le tiens si bien... J'ai jusqu'à sa signature. (Il montre le reçu.)

SOPHIE.

C'était donc bien vous...

BRUGNIÈRES.

Hélas ! oui, c'était moi... affaire délicate... l'identité de M. de Mirabeau n'était point facile à constater... Malgré l'ordre d'extradition que j'ai en poche, les lois hollandaises sont précises, je ne pouvais rien tenter sans une certitude absolue... sans une preuve... Alors je me suis ingénié...

SOPHIE.

Triste génie, monsieur.

BRUGNIÈRES.

Chacun sa spécialité, le tout est d'y exceller... On ne

\* Sophie, Brugnères.

prend les gens que par leur côté faible... Le vôtre c'était l'argent... Je vous ai apporté tout naïvement, sous l'habit d'un garçon de Banque, une traite de cinquante louis au nom de votre meilleure amie. Le tour était trop simple pour être découvert. (Au public.) Je le mettrai dans mes Mémoires.

SOPHIE.

Pourquoi cet acharnement contre nous ?

DE BRUGNIÈRES.

De l'acharnement...; au contraire, monsieur de Mirabeau m'est très-sympathique..., et je ne vous cacherai même pas que, sur quelques points, ses doctrines touchent aux miennes.

SOPHIE.

C'est donc de l'argent que vous voulez ? Mon Dieu, mon Dieu, je n'en ai pas, je n'ai rien ici. (Avec désespoir.) Ah ! ces bijoux, pourquoi les ai-je laissés ? quel regret ! ah ! la misère ! la misère !

BRUGNIÈRES.

Ne vous désolez pas, madame..., l'argent n'y pourrait rien, je ne suis pas un homme d'intérêt...; je suis artiste avant tout.

SOPHIE, avec colère.

Artiste.... en gibet.

BRUGNIÈRES, toujours gracieux.

Insultez, madame, insultez...; crier soulage.

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais je souffre tant...; voyons, monsieur de Brugnières, vous n'êtes pas une âme méchante, que vous importe cette proie ?

BRUGNIÈRES.

Je me suis engagé!... réputation oblige...

SOPHIE.

La belle renommée vraiment de livrer à ses persécuteurs, qui le tueront sans doute, un homme comme M. de Mirabeau... La belle renommée d'écraser cette plume dont les coups ont déjà porté si loin, de

fermer cette bouche retentissante sous le talon de la police. Croyez-moi, puisque le bruit vous tente, servez-le, au contraire, assurez sa liberté et Mirabeau emportera votre nom à la postérité dans un des plis de son manteau.

BRUGNIÈRES.

Ah ! si j'étais ambitieux... ; il y a là de quoi me tenter, mais je ne suis point ambitieux ; ma gloire, c'est ma consigne.

SOPHIE.

Votre consigne ?

BRUGNIÈRES.

J'ai un mandat d'arrêt... ; je ne puis rentrer en France les mains vides.

SOPHIE.

Les mains vides .. Eh bien, emmenez-moi.

BRUGNIÈRES.

Vous ?

SOPHIE.

Moi ! vos ennemis veulent une victime, me voici.

BRUGNIÈRES.

Songez-vous à ce qui vous attend ?

SOPHIE.

La réclusion, quelque couvent barbare, sinon un procès scandaleux.

BRUGNIÈRES.

Tout cela à coup sûr.

SOPHIE.

Qu'importe ! qu'importe que l'obscur Sophie disparaisse du monde, si Mirabeau survit ! Qu'importe que je souffre, qu'importe que je meure ! J'ai été heureuse pendant un an d'un bonheur sans égal, j'ai assez vécu.

BRUGNIÈRES.

Non, madame, non, je ne me rendrai pas complice d'un pareil dévouement.

SOPHIE.

Inutile pitié! Si vous repoussez ma prière, j'attacherai ma destinée à celle de M. de Mirabeau malgré vous... je suivrai la charrette où vous l'emporterez, fût-ce à pied, fût-ce en mendiant.

BRUGNIÈRES.

Vous ne ferez pas cela.

SOPHIE.

Je le ferai. Voyons, monsieur, ce doit être nouveau pour vous d'apporter la joie quelque part... eh bien, essayez de cette joie... Laissez-moi payer la rançon de mon bonheur. Chaque heure de captivité pour moi sera le prix d'une heure de liberté pour lui... Emmenez-moi, chargez-moi de chaînes... Elles me seront douces, pourvu que j'y sois seule attachée.

BRUGNIÈRES.

Admirable! certainement, ce sont là de grands sentiments... c'est de l'héroïsme... Tout autre que moi pourrait en être touché... le devrait même...; mais Brugnères, l'inflexible Brugnères... la lettre de cachet ne s'attendrit pas.

SOPHIE.

Ah! ne dites pas que vous êtes sans miséricorde, vous avez une âme, vous avez souffert dans votre vie, vous avez aimé... vous avez eu une mère...

BRUGNIÈRES, passant à gauche.

Je suis un enfant trouvé.

SOPHIE.

Mon Dieu! que faut-il vous dire pour vous émouvoir?

BRUGNIÈRES.

Rien!

SOPHIE.

Aucune fibre de votre cœur ne saurait donc tressaillir?

BRUGNIÈRES.

Aucune!



SOPHIE, tombant assise à droite.

Tout m'échappe!.. Où trouver un appui?.. Personne ne viendra donc à mon secours?.. Me voici seule, impuissante, dans le vide, en tête à tête avec le désespoir.

BRUGNIÈRES.

Du calme, madame, du calme... Ma présence vous est pénible. Permettez-moi de me retirer. (Il remonte.)

SOPHIE, allant à lui.

Non, non, restez... Grâce... grâce... je vous la demande à genoux.

BRUGNIÈRES, ému, l'arrêtant.

Oh! madame!

SOPHIE.

Vous êtes ému?..

BRUGNIÈRES, cherchant à dissimuler son émotion.

Vous vous trompez... je ne puis rien pour vous... mes ordres sont donnés... mes agents seront ici dans une heure.

SOPHIE.

Dans une heure... que dites-vous?..

BRUGNIÈRES.

Je ne dis rien... vous avez une heure pour faire vos adieux à M. de Mirabeau, voilà tout.

SOPHIE.

Oui, je vous comprends, merci!

BRUGNIÈRES.

Vous ne comprenez rien.

SOPHIE, lui prenant les mains.

Soyez béni!.. soyez béni!.. cela vous sera compté dans le ciel.

BRUGNIÈRES, se dégageant.

Au revoir, madame, au revoir... (A part.) Sortons, qu'on ne voie pas pleurer la police.

SOPHIE, seule.

Il est sauvé... (On entend la voix de Mirabeau appeler Sophie.) Lui! du courage. (Elle va ouvrir.)

## SCÈNE X

SOPHIE, MIRABEAU \*.

MIRABEAU, avec inquiétude, regardant autour de lui.  
Pourquoi as-tu fermé cette porte ?

SOPHIE, émue.

Je ne sais... une distraction sans doute... J'ai si peu  
la tête à moi.

MIRABEAU.

Il m'a semblé que tu causais avec quelqu'un...

SOPHIE, qui s'est mise à ranger de nouveau.

Moi ? pas du tout... Avec qui aurais-tu voulu.. ? Je  
parlais toute seule... en rangeant... je chantais...

MIRABEAU.

Ah ! tu chantais.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, GENSONNÉ. (Il entre en courant.)

GENSONNÉ.

La barque est là sur le port... on la voit de cette fe-  
nêtre... cinquante pas et l'on est arrivé \*\*.

MIRABEAU.

Bien, merci... Tu n'as vu personne de suspect ?

GENSONNÉ, allant à la fenêtre.

Le quai est désert... personne.

MIRABEAU.

Désert ! Est-ce que Sophie se serait trompée ?

\* Mirabeau, Sophie.

\*\* Gensonné, Mirabeau, Sophie.

SOPHIE, avec empressement.

Oh ! non, non, je ne me suis pas trompée.

GENSONNÉ.

Allons, ce n'est pas l'heure d'hésiter... en route!  
(Il lui remet son chapeau et son manteau.)

SOPHIE, avec empressement.

Oui, oui... pars... pars...

MIRABEAU.

Comment pars ? Tu ne viens pas ?

SOPHIE, jouant le calme.

Non certes, tous les trois réunis nous sommes trop faciles à reconnaître.

GENSONNÉ.

Sophie a raison...

MIRABEAU.

Mais...

SOPHIE.

Je n'ai rien à craindre, moi. Et d'ailleurs une femme est gênante... Seul, tu traverses le quai en courant, tu te jettes dans la barque... mon Dieu, c'est tout simple, rien de plus facile... c'est l'affaire d'une minute.

MIRABEAU.

Tu as peut-être raison... (Il met son chapeau et prend ses armes. A Gensonné.) Gensonné, je te la confie !

GENSONNÉ.

Compte sur moi... Dans un quart d'heure, nous serons près de toi. (Mouvement de Mirabeau pour sortir.)

SOPHIE, qui descend à gauche, se retourne.)

Eh bien, tu ne m'embrasses pas ?

MIRABEAU.

Puisque nous allons nous retrouver.

SOPHIE.

C'est égal, je voudrais t'embrasser.

MIRABEAU.

Comme tu es tremblante.

SOPHIE.

Ce n'est rien, un mouvement nerveux.

MIRABEAU.

Calme-toi. Dans quelques minutes nous serons hors d'atteinte... Dans quelques minutes nous serons réunis, et notre bonheur sera à jamais assuré.

SOPHIE.

Oui, oui, notre bonheur. (Elle fond en larmes.)

MIRABEAU.

Des larmes!

SOPHIE.

Un enfantillage... : une faiblesse de femme, embrasse-moi encore..., encore..., encore...; il me semble que ce baiser te portera bonheur. (Elle l'embrasse avec ardeur, puis le repoussant.) Va, va, ne perds pas de temps. (Mirabeau sort.)

## SCÈNE XII

SOPHIE, GENSONNÉ \*.

GENSONNÉ, le conduit jusqu'à la porte, le regarde s'éloigner, puis va à la fenêtre et regarde.

Le voyez-vous, il sort de la maison.

SOPHIE,

Il n'y a personne sur le quai.

GENSONNÉ.

La rue est déserte.

SOPHIE, regardant à la fenêtre.

Comme il marche lentement. (Avec effroi.) Ah! quelqu'un s'approche.

---

\* Gensonné, Sophie.

GENSONNÉ.

C'est le patron de la barque!

SOPHIE.

Il est à bord... ah! que Dieu le garde à présent...

(Elle descend à droite.)

GENSONNÉ, prenant son chapeau.

Du courage, Sophie.

SOPHIE, s'asseyant à droite.

Je n'en ai plus besoin maintenant.

GENSONNÉ, prenant son manteau.

Qu'attendez-vous?

SOPHIE.

Je reste.

GENSONNÉ.

Vous restez!

SOPHIE.

Je me suis vendue.

GENSONNÉ.

Vendue!

SOPHIE.

A Brugnères, en échange de la liberté de Gabriel.

GENSONNÉ.

Et vous tiendriez ce marché de Judas?

SOPHIE.

J'ai donné ma parole.

GENSONNÉ.

Et moi j'ai répondu de vous à Mirabeau. Je vous emmènerai, fût-ce de force...

SOPHIE.

C'est impossible!

GENSONNÉ.

Je vous emmènerai.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, BRUGNIÈRES.

BRUGNIÈRES, par le fond.

Inutile, monsieur Gensonné, votre responsabilité est sauve... mes hommes cernent la maison... la retraite est fermée.

GENSONNÉ, regardant à la fenêtre.

C'est vrai.

BRUGNIÈRES.

Madame de Monnier, je dois faire mon devoir.

SOPHIE.

Partons, monsieur!

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, MIRABEAU \*.

La porte s'ouvre. Mirabeau sans chapeau, sans épée, se précipite en scène.

MIRABEAU, à Brugnières.

Vous oubliez quelqu'un, monsieur!

SOPHIE, avec désespoir.

Gabriel!

GENSONNÉ.

Mirabeau!

MIRABEAU, à Sophie.

Ton trouble m'avait averti. Je n'ai pas perdu cette porte du regard... J'ai vu monsieur entrer, j'ai tout compris. Libre sans toi, jamais!

---

\* Brugnières, Mirabeau, Sophie, Gensonné.

SOPHIE.

Ah! qu'as-tu fait?

BRUGNIÈRES, montrant Sophie.

Je l'aurais sauvée, monsieur.

GENSONNÉ.

Oh! destin!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## QUATRIÈME ACTE

Une salle dans un couvent, porte au fond, porte à droite conduisant chez Sophie; à gauche, chez Mirabeau; deux escabeaux, trois chaises; au fond, une grande table avec un fauteuil et deux chaises.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**SAINTE-AUBIN, BRUGNIÈRES, GENSONNÉ, LA CHANOINESSE, DEUX MAGISTRATS \*.**

Au lever du rideau, Saint-Aubin, assisté de deux magistrats, compose une sorte de tribunal; tous trois sont assis devant la table; Brugnières est debout à gauche, Gensonné et la chanoinesse sont assis à droite.

SAINTE-AUBIN.

Ainsi, monsieur de Brugnières, voilà comment vous avez opéré l'arrestation de M. de Mirabeau et de madame de Monnier, en Hollande?

BRUGNIÈRES.

Oui, monsieur le président, et, suivant les ordres que j'avais reçus, aussitôt mon arrivée à Paris, avec les prisonniers, j'ai conduit directement M. de Mirabeau au donjon de Vincennes, et madame de Monnier dans le couvent où nous sommes. Je dois ajouter que M. de

---

\* Brugnières, un magistrat, Saint-Aubin, un magistrat, Gensonné, la chanoinesse.



Mirabeau s'est livré de son plein gré, et que depuis son arrestation, il a toujours réclamé des juges.

SAINT-AUBIN.

Assez... Vous êtes le gardien de l'accusé et non son défenseur...

GENSONNÉ.

Merci, monsieur de Brugnières, de votre déclaration.

SAINT-AUBIN, aux juges.

Il nous reste maintenant à entendre M. de Mirabeau et madame Sophie de Monnier. (A Gensonné et à la chanoinesse.) Témoins, n'avez-vous rien à ajouter à vos dépositions?

LA CHANOINESSE, se levant.

Rien, monsieur, sinon que j'en appelle à votre humanité...

SAINT-AUBIN, à Gensonné.

Et vous, monsieur?

GENSONNÉ, se levant.

Rien, sinon que je proteste de nouveau contre les formes arbitraires de cette commission royale qui a soustrait Mirabeau à ses juges naturels.

SAINT-AUBIN.

Vous n'êtes qu'un témoin ici, monsieur, et rien de plus.

GENSONNÉ.

C'est un parlement qui a condamné Mirabeau, c'est un parlement qui doit l'absoudre.

SAINT-AUBIN.

Le roi, monsieur, décidera en dernier ressort; nous ne faisons que réinstruire la cause; et notre opinion sera soumise à Sa Majesté.

GENSONNÉ.

L'opinion de M. de Saint-Aubin sur Mirabeau?...

SAINT-AUBIN, furieux.

Prenez garde à vos paroles, j'ai été choisi pour présider cette commission, en qualité de gouverneur de la prison d'où l'accusé s'est évadé...

GENSONNÉ.

Vos sympathies bien connues pour les accusés vous donnaient d'autres titres.

SAINT-AUBIN.

Pas un mot de plus, monsieur!

LA CHANOINESSE.

Par pitié, vous les compromettez.

GENSONNÉ.

C'est bien... je me tais... mais il y aura des lois un jour.

SAINT-AUBIN.

Qu'on fasse entrer les accusés... (Brugnières fait signe à un gardien qui entre à gauche, puis à un autre qui entre à droite.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, MIRABEAU, SOPHIE.

Mirabeau entre, regarde d'un air hautain autour de lui, salue le tribunal, fait un signe de tête à la chanoinesse et à Gensonné, et s'assied; Sophie entre ensuite; mouvement général, geste violent de Mirabeau en l'apercevant; il fait un pas comme pour aller à elle... même jeu de Sophie\*.

GENSONNÉ, à Sophie.

On a les yeux sur vous!

LA CHANOINESSE, à Sophie.

Du courage!...

SOPHIE.

C'est un mot superflu avec moi...

SAINT-AUBIN, à Sophie.

Asseyez-vous, madame! (Sophie s'assied. La chanoinesse et Gensonné demeurent à côté d'elle. Brugnières est auprès de Mirabeau.) Monsieur de Mirabeau, levez-vous; vous êtes accusé de

---

\* Brugnières, Mirabeau, un magistrat, Saint-Aubin, un magistrat, Gensonné, la chanoinesse, Sophie.

rapt et de séduction, crime pour lequel vous avez été condamné à mort.

MIRABEAU, souriant.

Et exécuté .. (Il salue. Saint-Aubin lui fait signe de se rasseoir.)

SAINT-AUBIN.

Madame Sophie de Monnier, vous êtes accusée de vous être laissée enlever et séduire, crime pour lequel le bailliage de Pontarlier vous a déclarée déchue de tous vos droits, douaires et contrats, vous a condamnée à dix louis d'amende envers le roi, et à être enfermée votre vie durant dans la maison de refuge de Besançon, rasée et flétrie comme les filles de la communauté...

MIRABEAU, avec fureur.

Quelle honte! (Mouvement général.)

BRUGNIÈRES, bas à Mirabeau.

Contenez-vous.,.

SAINT-AUBIN.

Je ne dois pas permettre...

SOPHIE, avec douceur.

Monsieur de Mirabeau, de grâce, je ne me sens pas atteinte....

MIRABEAU.

C'est vrai... de pareils traits passent au-dessus de femmes telles que vous, madame...

SAINT-AUBIN, à Mirabeau.

Avez-vous un avocat?

MIRABEAU.

Non.

BRUGNIÈRES, derrière Mirabeau, bas.

Je n'ai rien dit, niez tout!

MIRABEAU.

A quoi bon me défendre? (S'avançant vers Saint-Aubin.) Je suis coupable... (Mouvement général.)

GENSONNÉ.

Que dit-il?

LA CHANOINESSE.

Il s'accuse!

SOPHIE, avec une grande émotion.

Que veut-il faire?

MIRABEAU.

Oui, je suis coupable... et je suis seul coupable...

SOPHIE.

Seul!

GENSONNÉ.

Il veut la sauver!

BRUGNIÈRES.

Il se perd pour elle!

MIRABEAU.

J'ai enlevé madame de Monnier de force...

SOPHIE.

Taisez-vous.

MIRABEAU.

C'est moi qui me suis introduit la nuit, à l'improviste, dans son appartement.

SOPHIE.

Il vous trompe... je l'attendais...

MIRABEAU.

C'est moi qui ai préparé les chevaux, tous les moyens de fuite.

SOPHIE.

Ne l'écoutez pas, ne l'écoutez pas!

MIRABEAU.

Moi qui l'ai emportée évanouie...

SOPHIE.

Il ment... il ment... je l'ai suivi librement... Je l'aime, je me suis livrée... C'est affreux, ce qu'il m'oblige à dire, mais vous aurez pitié de moi, de lui. Je dis la vérité, messieurs, voyez mes larmes, voyez ma honte... (Elle se cache la figure sur l'épaule de la chanoinesse.)

LA CHANOINESSE.

Sophie, chère Sophie...

GENSONNÉ.

Quelle femme!

BRUGNIÈRES, à part.

Dire qu'ils la condamneront quand même...

MIRABEAU, qui est demeuré immobile, la main sur les yeux.

Messieurs, c'est pour me sauver qu'elle se déshonore!

SOPHIE.

C'est pour me sauver qu'il s'accuse.

MIRABEAU.

Toutes ses vertus sont à elle, toutes ses fautes sont à moi...

SOPHIE.

Monsieur de Saint-Aubin, j'en appelle à vos souvenirs...

MIRABEAU.

Monsieur de Saint-Aubin, j'en appelle à votre haine...  
(Tumulte général.)

SAINT-AUBIN.

Assez! M. de Mirabeau s'étant lui-même avoué coupable, la commission n'a plus qu'à soumettre à la suprême décision du Roi la sentence des premiers juges ..

SOPHIE, s'élançant dans les bras de Mirabeau.

La mort!

SAINT-AUBIN, à Brugnères.

Séparez les prisonniers.

SOPHIE.

Vous ne m'arracherez pas de ses bras!

SAINT-AUBIN.

Avez-vous entendu, monsieur de Brugnères?

BRUGNIÈRES.

Il faut obéir, madame.

MIRABEAU, à Sophie.

Ne pleurez-pas, mon amie, et résignez-vous... Le désespoir est au-dessous de deux âmes comme les nôtres. Nous ne sommes pas encore descendus jusque-là.

SOPHIE, se relevant, avec force.

Vous avez raison, je serai digne de vous!

SAINT-AUBIN, à Sophie.

Retirez-vous, madame.

SOPHIE.

Un jour viendra, monsieur de Saint-Aubin, où vous demanderez grâce, et vous ne serez pas écouté... (Brunnières et Sophie sortent.)

SAINT-AUBIN, à Mirabeau.

Quant à vous, monsieur, attendez ici la décision de Sa Majesté.

MIRABEAU.

Soit. Mais j'espère que ce n'est point notre dernière entrevue, monsieur, et que si les affaires tournent mal, vous voudrez bien me faire la conduite jusqu'au bout...

SAINT-AUBIN.

Vous pouvez y compter, monsieur. (Il sort avec les magistrats.)

### SCÈNE III

MIRABEAU, LA CHANOINESSE, GENSONNÉ.

GENSONNÉ.

Ah! monsieur de Saint-Aubin, vous ne serez pas toujours gardé par le fort de Joux!

LA CHANOINESSE.

Non, mon cousin, cette odieuse sentence ne s'exécutera pas... La reine ne me refusera pas d'intervenir auprès du roi.

MIRABEAU.

Ne parlons pas de moi, parlons d'elle! Ce n'est pas ma grâce qu'il faut demander, c'est celle de Sophie!

LA CHANOINESSE.

Celle de Sophie!

GENSONNÉ.

Tu as raison... Vous, madame, qui êtes le charme

\* Mirabeau, la chanoinesse, Gensonné.

et la bonté, dites à la reine quelle est cette femme, malgré sa faute; racontez-lui le calvaire de son amour; racontez-lui l'expiation.

MIRABEAU.

Et si la reine n'est pas touchée, osez lui montrer ces lettres. (Il tire des lettres de sa poche.) J'ai détaché quelques-unes de ces pages où, depuis sa captivité, Sophie a épanché son âme tout entière, de ces pages dont l'éloquence nous a fait des complices de nos geôliers eux-mêmes.

LA CHANOINESSE.

Oui, donnez-les-moi, mon cousin... Marie-Antoinette est femme.... Elle est miséricordieuse..., je sais le chemin de son cœur.... Elle pleurera, et madame de Monnier sera sauvée!

MIRABEAU ET GENSONNÉ.

Courez..., courez... (Gensonné l'accompagne jusqu'à la porte.

LA CHANOINESSE.

Comptez sur moi! (Elle sort.)

## SCÈNE IV

MIRABEAU, GENSONNÉ.

MIRABEAU, passe à droite et va s'asseoir. \*

As-tu quelquefois songé à la mort, Gensonné?

GENSONNÉ.

Souvent! je suis de ceux qui attendent leur heure sans trouble; comme Socrate, je suis prêt à m'asseoir au dernier banquet, entre des fleurs et des amis fidèles, et à causer de l'immortalité jusqu'au jour...

MIRABEAU.

Il est grand de donner sa vie pour une idée, mais

\* Gensonné, Mirabeau.

Socrate est mort vaincu. . Il y a quelque chose de plus beau pour un soldat de la vérité, c'est de mourir triomphant.

GENSONNÉ.

Que veux-tu dire?

MIRABEAU.

Dans mes nuits d'espérance, j'ai fait parfois un rêve... Je mourais dans la victoire, entouré des nôtres. Les clochès de toute une ville sonnaient mon agonie; un peuple immense se pressait autour de ma maison, toutes ces bouches répétaient le cri de délivrance, et je m'endormais ayant donné jusqu'au dernier souffle de ma vie pour la France et pour l'humanité.

GENSONNÉ.

Oui..., oui..., je te vois ainsi, Mirabeau... La volonté suprême, qui a marqué ta tâche ne permettra pas que tu tombes aujourd'hui, assassiné par des pygmées...

MIRABEAU.

J'en accepte l'augure... Mais l'heure n'en est pas moins venue de regarder le ciel en face... Vois-tu ce point à l'horizon...

GENSONNÉ.

Peut-être.

MIRABEAU.

Ce point s'appelle lumière...

GENSONNÉ.

Ce point s'appelle affranchissement...

MIRABEAU.

J'y étais préparé. Depuis le jour où je suis rentré dans ma prison, je médite et j'écris... La solitude a des sérénités immenses... J'ai contemplé mon siècle du haut du donjon de Vincennes, comme les prophètes regardaient le monde du haut des Sinaï... C'est à toi que je confie ma mémoire... tu recueilleras mes manuscrits. Ce sont les armes d'Achille, je les lègue au plus digne.



GENSONNÉ.

Je te promets d'être un fidèle exécuteur testamentaire...

MIRABEAU, lui prenant la main avec émotion.

Merci!... Je sais qu'on peut compter sur toi... (Souriant. Et quand vous serez arrivés à la terre promise, vous penserez quelquefois au pauvre camarade qui est tombé en route...

GENSONNÉ, ému.

Ah! Mirabeau... toujours! (Ils s'embrassent.)

-

MIRABEAU, se dégageant.

C'est bien! (Allant à la porte du fond qu'il ouvre.) Monsieur de Brugnières, entrez... (Brugnières entre.)

## SCÈNE V

MIRABEAU, GENSONNÉ, BRUGNIÈRES\*.

BRUGNIÈRES.

Vous m'appellez, monsieur, je puis donc vous servir?

MIRABEAU.

Oui.

BRUGNIÈRES.

Monsieur de Mirabeau, depuis qu'un hasard fatal m'a placé sur votre chemin, j'ai appris à me connaître, j'ai mesuré mon avilissement à votre grandeur... Je veux effacer mon passé, et vous pouvez compter sur moi.

MIRABEAU.

Je vous rends ce témoignage. Vous m'avez déjà donné plus d'une preuve d'un retour sur vous-même.

BRUGNIÈRES.

Oui, monsieur, et si je porte encore cette livrée, c'est pour pouvoir vous assister.

---

\* Gensonné, Mirabeau, Brugnières.

MIRABEAU.

Eh bien ! vous avez aujourd'hui un suprême et dernier office à me rendre.

BRUGNIÈRES.

Parlez, monsieur, parlez...

MIRABEAU.

Avez-vous lu la mort de Caton d'Utique?.. Quand Caton vit que tout était perdu sans ressources, il demanda son épée à son plus fidèle compagnon, en essaya la pointe et la plaça sous son chevet en disant : « Maintenant, je puis dormir tranquille ! »

GENSONNÉ.

Mourir libre... (Lui tendant la main.) Je te comprends!..

BRUGNIÈRES.

Monsieur de Mirabeau, vous pouvez dormir tranquille!

MIRABEAU.

Merci .. Tout est donc bien, alors... (A Gensonné.) Couronnons-nous de fleurs, et causons de l'immortalité jusqu'au jour.

BRUGNIÈRES.

N'est-il pas quelqu'un encore à qui vous avez à dire adieu?

MIRABEAU, avec éclat.

Sophie, je pourrais la voir...

BRUGNIÈRES.

Pendant l'absence de M. de Saint-Aubin, je suis le maître ici... elle vous attend.

MIRABEAU.

Elle m'attend?

GENSONNÉ, à Brugnères.

Décidément, monsieur de Brugnères, vous êtes un brave cœur...

BRUGNIÈRES.

Je le deviendrai, monsieur... Venez.

MIRABEAU.

Courons. (Ils se dirigent vers la porte du fond. Au moment où ils l'ouvrent, ils se trouvent en face de M. de Monnier.)

## SCÈNE VI

MIRABEAU, GENSONNÉ, DE MONNIER, BRUGNIÈRES \*.

Tous reculent à sa vue; M.<sup>r</sup> de Monnier demeure immobile sur le pas de la porte.

GENSONNÉ.

M. de Monnier! Que vient-il faire?

DE MONNIER, à Brugnières, lui présentant un papier.

Connaissez-vous ceci ?

BRUGNIÈRES.

Ordre du roi... Commandez, monsieur.

DE MONNIER, avec le même calme.

Faites retirer les personnes qui se trouvent ici...

BRUGNIÈRES, allant à Mirabeau.

Vous l'avez entendu... (Mirabeau reste immobile.)

GENSONNÉ, entraînant Mirabeau.

C'est le seul homme au monde à qui tu ne puisses résister.

MIRABEAU.

Tu as raison. Viens! viens! (Il sort à gauche avec Gensonné.)

## SCÈNE VII

BRUGNIÈRES, DE MONNIER \*.

DE MONNIER, qui est demeuré impassible.

Annoncez à madame de Monnier que je l'attends ici...

BRUGNIÈRES.

Je vais la chercher, monsieur. (Il sort à droite.)

\* Gensonné, Mirabeau, de Monnier, Brugnières.

\*\* De Monnier. Brugnières.

## SCÈNE VIII

DE MONNIER, seul.

Toujours la même audace et la même insolence. Comment vais-je la retrouver... elle ?

## SCÈNE IX

DE MONNIER, SOPHIE \*.

DE MONNIER, la regardant.

(A part.) Comme elle est changée ! (Un silence.)

SOPHIE.

Vous m'avez fait demander, monsieur; me voici.

DE MONNIER.

Je suis la dernière personne que vous attendiez, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Je l'avoue...

DE MONNIER.

Vous doutez-vous de ce qui m'amène ?

SOPHIE.

Je suis résignée à tout !

DE MONNIER.

Je vous apporte la grâce de M. de Mirabeau.

SOPHIE.

Vous, monsieur, vous !

DE MONNIER.

Le roi m'a dit : « A vous seul il appartient de pardonner ou de punir... Je remets en vos mains mon droit de justice... » Je vous apporte la grâce de M. de Mirabeau.

---

\* De Monnier, Sophie.

SOPHIE.

A quel prix?

DE MONNIER.

Vous allez le savoir... Il s'est fait beaucoup de bruit autour de vous depuis quatre ans ; aucun éclat n'a manqué à vos aventures ; il est temps que ce fracas s'apaise et que vous rentriez dans l'ombre...

SOPHIE.

C'est mon vœu le plus cher.

DE MONNIER.

Tant mieux... car il faut en finir avec cette triste publicité qui vous fait cortège..... Ah ! je sais que vous avez su capter l'opinion publique... Le monde, ce monde nouveau qui fait litière de ce qu'il appelle nos préjugés, a des sympathies pour vos malheurs... vos malheurs, j'ai lu cela imprimé... Vous êtes une victime, c'est convenu.

SOPHIE.

Dans quelle prison m'ordonnez-vous de me rendre ?

DE MONNIER.

Chez moi.

SOPHIE.

Chez vous !

DE MONNIER.

Comprenez bien : ce n'est ni le souvenir, ni le regret, ni le pardon qui me ramènent. Vous avez oublié que vous portiez mon nom, je m'en suis souvenu, moi.

SOPHIE, à elle-même.

Chez lui !

DE MONNIER.

Il faut pour mon honneur que vous rentriez dans la maison conjugale. J'ai joué assez longtemps à votre bénéfice le rôle d'un mari ridicule... J'ai une revanche à prendre, et puisque nous devons vivre tous les trois dans l'histoire des scandales, je vous réponds que le dénoûment changera l'opinion de la postérité sur mon compte.

SOPHIE.

Je vous entends... ce sont des reprèsailles...

DE MONNIER.

Chacun son tour...

SOPHIE.

Et si je refuse de vous suivre ?

DE MONNIER.

J'ai un otage...

SOPHIE.

Que voulez-vous dire ?

DE MONNIER.

Entre nous deux, il y a un homme... Sa vie m'appartient... La tentation est grande, n'est-ce pas ?... mais il ferait de l'échafaud une tribune, et ses amis poétiseraient sa mort... Écoutez donc bien ceci : Si vous obéissez, cet homme est sauvé, il est libre ; si vous résistez..

SOPHIE, l'interrompant.

J'obéis!...

DE MONNIER.

C'est bien !

SOPHIE

Je ne vous demande qu'une grâce, c'est que M. de Mirabeau ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous !

DE MONNIER.

Soit ! Nous partirons aujourd'hui même, dans une heure. Brugnères paraît à droite.)

SOPHIE.

Je vous attendrai, monsieur...

DE MONNIER.

Monsieur de Brugnères!.. (Brugnères entre.) Vous pouvez mettre M. de Mirabeau en liberté.

BRUGNIÈRES.

En liberté !

DE MONNIER.

Allez !

BRUGNIÈRES.

Courons avertir M. de Mirabeau. ( Il sort par la gauche.  
Un temps )

DE MONNIER regarde Sophie et s'apprête à sortir.  
Dans une heure!... (Il sort.)

## SCÈNE X

SOPHIE, seule.

Allons! c'est une victime qu'il veut! Quand je songe que je vais me retrouver seule, dans cette maison... j'ai peur... Gabriel! Gabriel! je ne te reverrai donc plus, pas même pour te dire un éternel adieu... Je ne te reverrai plus, toi qui as rempli toute ma vie... Non, c'est au-dessus de mes forces. Je ne puis le quitter ainsi... mais si je le revois, mon âme va se trahir... Et s'il devine mon secret... Je me souviens. . je lui ai déjà coûté la liberté... je ne veux pas lui coûter la vie... Il faut partir!

## SCÈNE XI

SOPHIE, MIRABEAU \*.

SOPHIE, apercevant Gabriel.

Voilà ce que je redoutais.

MIRABEAU, qui est entré en silence.

Est-il vrai que vous retournez à Pontarlier?

SOPHIE.

C'est vrai!

MIRABEAU.

Et c'est M. de Monnier qui vous emmène?

SOPHIE.

C'est son droit!

\* Mirabeau Sophie.

MIRABEAU.

Et vous le suivrez ?

SOPHIE.

C'est mon devoir !

MIRABEAU.

On vous violente...

SOPHIE.

J'ai consenti.

MIRABEAU.

Vous avez consenti librement, sans arrière-pensée ?

SOPHIE.

Quoi de plus simple ? Le roi nous fait grâce à tous deux... M. de Monnier daigne me pardonner, il m'ouvre encore les portes de sa maison, et j'y reprends ma place.

MIRABEAU.

Est-ce bien vous que j'entends ? est-ce bien Sophie qui me répond ?

SOPHIE.

Oui, c'est bien Sophie, mais Sophie après quatre ans de captivité et de séparation.

MIRABEAU.

Ah ! vous êtes lasse de souffrir, n'est-ce pas ?...

SOPHIE.

Qui sait ?

MIRABEAU.

Mais non, je ne puis le croire... Je sens une main invisible qui te ferme la bouche, un secret, une contrainte...

SOPHIE.

Non, non, il n'y a ni secret, ni contrainte.

MIRABEAU.

Ainsi, il n'en faut plus douter, Sophie m'abandonne...

SOPHIE.

Ce sont nos fautes qui nous séparent...

MIRABEAU.

Il est des fautes qu'il faut savoir porter jusqu'à la fin !



SOPHIE, à part.

Oui, pour en être écrasée !

MIRABEAU.

M. de Monnier pardonne !... Mais le soupçon et la persécution marcheront à vos côtés.

SOPHIE.

Je sais ce qui m'attend.

MIRABEAU.

Tous les regards vous parleront de moi... Et le monde se demandera si cette femme, deux fois parjure, a jamais été sincère !...

SOPHIE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! Ceci est un blasphème ! Je vous livre le présent, maudissez-le, insultez-le... brisez-moi morceau par morceau, comme un jouet dont un enfant cherche l'âme, je vous plains et je vous pardonne ; mais ne touchez pas au passé !

MIRABEAU.

Sophie !

SOPHIE.

Le passé est à moi... C'est mon soleil qui éclaire la nuit présente, c'est l'Eden rempli de mon bonheur et de mes joies... c'est le viatique qui me soutiendra à chaque station de mes douleurs... je suis prête à tous les outrages, mais ne touchez pas au passé.

MIRABEAU.

Ah ! tu m'aimes encore !

SOPHIE.

Je ne vous répondrai plus !

MIRABEAU.

C'est en vain que tu te défends... Tu es à moi pour toujours !

SOPHIE.

Impossible !

MIRABEAU.

Je ne connais pas l'impossible !

SOPHIE.

M. de Monnier est là!

MIRABEAU.

Qu'importe! tu ne partiras pas, j'en atteste mon amour et ma haine!

SOPHIE.

Ces paroles sont impies!

MIRABEAU.

Je suis dans les heures où l'on ne croit plus en Dieu.

SOPHIE.

J'y crois, moi!

MIRABEAU.

Renié par mon père, flétri par la justice, hors la loi, hors la famille, hors la société, je n'avais plus que l'amour, et l'amour me trahit. Et c'est vous qui m'aurez porté le coup suprême.

SOPHIE.

Moi? Ah! pas un mot de plus, ingrat, cœur sans foi! vous me torturez... vous m'anéantissez!... Que voulez-vous que je vous dise? Suis-je libre d'agir? En quelles extrémités vous me placez!... De toutes parts, je ne vois que désastres!... Ici, vous défiez le destin... Là, c'est un désespoir sans issue... Mon courage m'échappe et ma raison s'en va!

MIRABEAU.

Sophie!

SOPHIE.

Non, non, laissez-moi, ne m'approchez pas... Je ne veux plus vous écouter, je ne veux plus vous voir!

MIRABEAU.

Tu ne me quitteras pas ainsi!

SOPHIE.

Je vous défends de me suivre!

MIRABEAU.

Sophie!

SOPHIE.

Adieu! adieu!

MIRABEAU, tirant un poignard.

Un pas de plus et je me tue!

SOPHIE.

Ah! (Elle se jette sur lui et lui arrache le poignard. M. de Monnier paraît.)

## SCÈNE XII

MIRABEAU, SOPHIE, DE MONNIER \*.

DE MONNIER.

Êtes-vous prête, madame?

SOPHIE.

Monsieur de Monnier, nous avons fait un pacte, je ne le trahirai pas... Monsieur de Mirabeau, j'ai résolu de sauver votre vie, je la sauverai. Entre l'honneur et l'amour, il ne reste que l'expiation! (Elle se frappe.)

DE MONNIER.

Malheureuse!

MIRABEAU.

Ah! (Il fait un mouvement vers Sophie, qui est tombée; de Monnier le regarde; il s'arrête. Entrent par la gauche Gensonné et Brugnières qui vont près de Mirabeau. La chanoinesse entre par le fond, et descend près de Sophie \*\*.)

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, BRUGNIÈRES, GENSONNÉ, LA CHANOINESSE.

MIRABEAU.

Morte! c'est vous qui l'avez tuée! Sophie! je jure de te venger! je jure de te faire un tombeau avec les débris de toutes leurs bastilles.

\* Mirabeau, de Monnier, Sophie.

\*\* Brugnières, Gensonné, Mirabeau, de Monnier, Sophie la chanoinesse.

GENSONNÉ.

Si tu as besoin d'un bras, Mirabeau, le voici.

BRUGNIÈRES.

Et d'une pioche. la voilà!

MIRABEAU.

Allons!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

8 JA 66

---

Paris. — Imprimé par Bonaventure, Ducessois et comp.,  
quai des Grands-Augustins, 55.